

MONUMENT FERDINAND GAGNON MANCHESTER

nos fils et nos petits-fils puissent à leur tour bénir notre mémoire en disant à la postérité: Sicut fuit Abraham, et Jacob, et Joseph, estote ita.

Ferdinand Gagnon fut, en son temps, un professeur d'énergie nationale. Il peut le demeurer, à travers les années, à la simple condition que l'on recueille et que l'on continue de diffuser l'essentiel de sa pensée, ce qui en fait la valeur la plus durable.

Ce beau soldat, tombé si jeune, au champ d'honneur, alors qu'il semblait pouvoir compter encore sur un long avenir de travail et de service, s'est vu mourir.

Il a accepté en toute tranquillité, avec un magnifique courage chrétien, la fatale échéance. *Un changement subit dans notre maladie*, écrivait-il dans *Le Travailleur* du 12 mars 1886 (c'était à peine un mois avant sa mort) *nous met aux portes du tombeau, et notre sort paraît maintenant inévitable... Notre disparition n'affectera en rien la marche du journal... Il sera toujours le champion des intérêts catholiques et canadiens, enseignant avec modération les grands principes qui doivent servir de base à notre élément national aux Etats-Unis... Nous demandons pardon à tous ceux que nous aurions pu offenser, comme nous pardonnons à nos ennemis ce qu'ils ont pu nous faire de mal. Que tous vivent en paix, dans le bonheur et le contentement. Adieu! Adieu! Adieu!...*

Ce calme en face de la mort — et l'on sait que Gagnon ne laissait point qu'une oeuvre inachevée, mais aussi une veuve et des enfants — ce calme en face de la mort, cette dernière et solennelle affirmation de principes, ce pardon, offert à tous, sollicité de tous, n'est-ce point vraiment le son que rend une grande âme!

Dimanche donc, on élèvera à la mémoire du fameux journaliste franco-américain un monument de grande allure, donné à la ville de Manchester par la nièce de Ferdinand Gagnon, Mme Malvina Martineau.

C'est un hommage qui dira éloquemment la gratitude des siens et comportera de fécondes leçons.

Car, par cet hommage solennel, et qui n'aura pas eu son pareil aux Etats-Unis, les jeunes générations comprendront mieux l'importance de l'oeuvre à laquelle Gagnon avait voué sa vie et la nécessité de la continuer.

On ne manquera pas sans doute d'insister sur ce dernier point.

Tous les motifs, en effet, qui, au temps de Ferdinand Gagnon et de ses contemporains, commandaient la fondation et le développement de journaux franco-américains, subsistent, plus pressants encore que par le passé.

Car, la connaissance généralisée de l'anglais rend les journaux de cette langue de plus en plus accessibles aux Franco-Américains, exige donc que leur influence ait pour solide contrepoids une presse de langue française, aussi vigoureuse que possible, qui, ainsi que le

demandait Gagnon, dès le premier numéro du Travailleur, le 16 octobre 1874, ait pour but de faire se connaître entre eux les Franco-Américains, de leur révéler les mérites de leurs frères, de répandre les principes catholiques et de les faire fleurir au sein de leurs groupes, de les tenir aussi pourrait-on ajouter, en contact intime avec la langue et l'esprit des anciens.

Une presse franco-américaine, aussi forte, aussi répandue que possible, c'est l'une des conditions de succès de toutes les oeuvres catholiques et françaises, l'une des conditions, pour tout dire, de la survie franco-américaine.

Tous les grands propagandistes se sont accordés à reconnaître, à proclamer l'importance des oeuvres de presse. Là dessus, le Père Charles, le légendaire héros de la résistance ontarienne, ne pensait point autrement que Charles Maurras, dont l'on aime plus ou moins les théories politiques, mais dont personne ne contestera qu'il ait été, en notre temps, l'un des maîtres de la propagande.

Maurras disait que la presse est la locomotive qui entraîne tout le reste, le Père Charles que la presse est l'oeuvre qui accote toutes les autres.

Les formules étaient différentes, mais l'une et l'autre correspondaient à des sentiments identiques, exprimaient des vérités d'expérience.

Il reste malheureusement, que, pour être nécessaire, la vie des journaux franco-américains, en particulier, ne doit pas être facile.

Ils ne peuvent d'abord compter que sur une clientèle relativement peu considérable, par comparaison avec la masse de la population, et, par-dessus le marché, éparpillée sur un vaste espace.

Cela restreint forcément beaucoup leurs ressources et donc leurs facilités de progrès.

Il ne serait pas difficile pour quelqu'un du métier d'énumérer maints autres obstacles auxquels forcément se heurtent nos confrères d'outre-quarante-cinquième.

Mais ces journaux sont nécessaires!

A tous ceux donc — non seulement aux journalistes directement intéressés — mais à tous ceux qui voient et sentent cette nécessité, de donner à la presse franco-américaine un solide coup de main.

On serait étonné de la puissance que pourrait avoir dans ce domaine un mouvement d'ensemble.....

Il y va, du reste, pour chacun de son intérêt propre."

Par la voix de son vice-président, l'abbé Adrien Verrette, le Comité de la Survivance française en Amérique était heureux d'offrir son tribut d'hommage "*Pour honorer un précurseur*".

"Le centenaire de la naissance de Ferdinand Gagnon, le 8 juin, 1849, vient ajouter un nouveau lustre, un autre fleuron au centenaire de la franco-américanie. Il évoque la figure intéressante d'un des

précurseurs des oeuvres de vie française en Nouvelle-Angleterre, l'un des premiers artisans de la presse.

L'érection de son monument à Manchester, en 1949, consacre donc une belle date et livre à la postérité la mémoire d'un magnifique apôtre de notre survivance en terre américaine.

Bien que Ferdinand Gagnon ait débuté dans le journalisme à Manchester, où à l'âge de 20 ans, il fondait un modeste hebdomadaire "*La Voix du Peuple*", c'est à Worcester qu'il dépensa ses meilleures années pour y mourir, encore très jeune, en 1886, et y reposer dans le cimetière Notre-Dame jusqu'à ce jour.

C'est Worcester qui aurait dû recueillir le privilège de l'honorer sur la place publique en acceptant le magnifique monument que vient de lui ériger la piété filiale de l'une de ses nièces, Madame Malvina Martineau, de Los-Angeles. C'est Manchester qui l'honore et sa mémoire ne pouvait tomber en meilleure terre, à l'ombre du clocher Sainte-Marie, sur le carré Lafayette.

Gagnon fut un lutteur. Il le montra dans son journal "*L'Eten-dard National*" et plus tard dans "*Le Travailleur*" qu'il dirigea pendant près de 14 ans. Oscillant entre le rapatriement et la naturalisation, à une date où la doctrine franco-américaine était très imprécise, il finira par attacher ses jours à sa patrie d'adoption et il lui sera fidèle.

Intelligent, ardent et sincère, ce n'est pas à 20 ans, après ses humanités et quelques mois d'études en droit, qu'il pouvait s'improviser maître dans le journalisme. Mais il mit son coeur à servir ses frères et même si ses écrits, parfois laborieux, n'ont rien de transcendant, ils attestent toutefois son zèle à traduire les sentiments de ses compatriotes et cela avec la sincérité d'un homme consacré à une cause qui se dessine à l'horizon et qui se rangera bientôt dans les réalités vivantes de la jeune république. L'on sent l'effort de celui qui cherche la voie des siens pour les aider à s'adapter à une nouvelle allégeance de vie.

C'est ainsi qu'il assistera aux grandes conventions nationales, qu'il sera conférencier écouté, orateur invité aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste. Il se rendra à Montréal et à Québec pour représenter ses compatriotes avec succès. Les termes ne sont peut-être pas encore très précis, mais l'orientation se dégage et pendant de longues années, il épaulera de sa plume généreuse et ardente tous les intérêts de ses frères. Sa persévérance dans le journalisme, la droiture et l'intégrité de sa vie, son dévouement lui créeront des titres et l'on voudra le saluer sinon comme le fondateur du moins comme le père de la presse franco-américaine.

Que dirait Ferdinand Gagnon s'il revenait au milieu de nous aujourd'hui? Nous aimons à croire qu'il serait toujours sur la brèche pour défendre ses compatriotes, non par intérêt personnel, mais avec toute la sincérité qui le caractérisait et sa devise "*fais ce que je dois*" lui servirait toujours d'inspiration.

En l'année de son centenaire, Ferdinand Gagnon nous apparaît assez grand dans nos annales pour que nous lui décernions les honneurs de la perennité. Désormais, dans sa fière attitude de précurseur et de chef, il rappellera à tous les pèlerins, qu'il fut de ceux qui jetèrent en terre des États-Unis cette abondante semence qui fit germer les grandes oeuvres de la franco-américanie.

La Survivance Française en Amérique est heureuse d'apporter son hommage en ce jour de réjouissance. Elle dépose au pied de ce monument son admiration et invite tous les frères de la pensée française sur ce continent à demeurer fidèles à la souvenance et aux généreux labeurs de Ferdinand Gagnon."

Hommage à Ferdinand Gagnon
(Louis-Alphone Nolin, o.m.i.)

Appliquant à sa noble tâche
Son temps, son esprit et son coeur
Il s'y dévoua sans relâche
Lutteur sans reproche et sans peur

Il prévoyait longtemps d'avance,
Présidait - avec quels accents -
Les gloires de la survivance
Si chère aux coeurs reconnaissants

Il dort. Mais de sa voix sonore
Il prêche encore le réveil
Il fut l'aube, il fut l'aurore
Viendra bientôt le grand soleil

Le souvenir ému veille auprès de la tombe,
Où prématurément, un jour il s'endormit
De ne point l'oublier le doux devoir incombe
Et qu'à son souvenir nos coeurs soient raffermis.

Ainsi se terminait sur cette note de réjouissance émue l'une des cérémonies les plus significatives de notre histoire. Et tous les compatriotes de dire en admirant ce monument; Oui, nous avons encore notre presse après un siècle! Quel prodige tout de même! Combien il était convenable d'ériger ce beau mémorial à l'honneur de son principal artisan en Nouvelle-Angleterre, — Ferdinand Gagnon.

MONUMENT FERDINAND GAGNON MANCHESTER

A Ferdinand Gagnon

Fondateur de la Presse Franco-Américaine

RECONNAISSANT, ton peuple, en filial hommage
Veut payer à ta foi cet insigne tribut,
En dévoilant au monde, en des gestes émus,
La tangibilité de ta vibrante image.
Légataire orgueilleux de ton fier héritage,
Gagnon, il vient t'offrir, en ce granit fondu
Ainsi qu'un souvenir par le temps défendu
De son réel amour ce fervent témoignage.
Mieux encore qu'en ce buste, où de la pierre dure
Le ciseau du sculpteur a dégagé tes traits,
Sous un ciel plus constant qu'une aurore de mai,
Et sur un socle fait de gratitude pure,
En gage des demains que l'espérance azure,
S'élève dans son coeur ton visage français.

R. DION-LEVESQUE

Chapitre IX

Semaine de la Presse

Alliance des Journaux F.-A.

Aussi longtemps que les Franco-Américains voudront parler sérieusement de survivance, il leur faudra appuyer sur la valeur indispensable de leur presse. Sans cette préoccupation constante, ils risquent de compromettre l'existence de l'un de leurs plus puissants moyens d'action et de rayonnement. Il ne faut pas connaître l'importance de la presse dans tous les domaines de la vie pour penser autrement.

S'il fallait relever tous les appels, qui ont été faits en faveur de notre presse, nous aurions des volumes à parcourir. Leur lecture serait peut-être assez captivante.

Il y a un fait pourtant qui émerveille les esprits sympathiques à notre cause. Nous possédons une presse. Oui, et malgré tous les obstacles qui se dressent sur sa route, elle existe toujours! N'est-ce pas un phénomène, tout court, que de posséder une vingtaine de publications en Nouvelle-Angleterre? Nous devons nous en réjouir. Il faut les avoir parcourues toutes, chaque jour depuis des années, pour se rendre compte de l'apport colossal que fournit cette presse à notre vie culturelle, quoiqu'on en dise.

Maintenant, toutes nos oeuvres exigent un dévouement, une persévérance et une détermination constante. Nous n'en connaissons aucune qui soit de tout repos, et qui ne demande pas, chaque matin, de nouveaux efforts, une reprise d'action, peut-être un nouveau geste de fol entêtement et d'enthousiasme. Notre presse subit le même sort de nos autres oeuvres, avec cette différence peut-être, qu'elle nous appartient entièrement et que nous sommes les seuls capables de lui infuser la vitalité nécessaire.

C'est sans doute, avec ce souci en vue, que l'Alliance des Journaux Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, profitait de l'inauguration du monument en l'honneur de Ferdinand Gagnon, à Manchester, le 26 juin, pour lancer la "Semaine de la Presse", du 26 juin au 2 juillet. On reprenait une coutume qui avait produit des fruits.

La Semaine ouvrait donc officiellement, le dimanche, à l'occasion d'un dîner intime à l'hôtel Carpenter de Manchester. Les membres de l'Alliance étaient les hôtes de l'Association Canado-Américaine. M. Adolphe Robert présidait. Il prononça une brève allocution faisant ressortir toute la signification de cette initiative. L'Alliance était représentée par son président M. Ernest Bournival et la plupart des membres. S. H. le maire Josaphat Benoit, MM. les consuls Albert Chambon et Paul Beaulieu et plusieurs invités distingués assistaient.

SEMAINE DE LA PRESSE

Le Comité d'Orientation F.-A., Le Comité de la Survivance, La Société Historique F.-A., L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et plusieurs autres sociétés étaient également représentées.

L'Alliance avait préparé un agenda de propagande auprès de tous nos groupements, le clergé, les communautés, les écoles et les sociétés. Tous les journaux aussi bien que la radio avaient multiplié les communiqués pour inviter les compatriotes à participer généreusement à cette semaine. Le comité, sous la direction de M. Wilfrid Mathieu, prépara aussi une brochure comprenant les témoignages les plus autorisés en faveur de notre presse. La lecture de ces textes ne peut qu'être très profitable à tous.

Semaine de la Presse

C'est la Semaine de la Presse franco-américaine en Nouvelle-Angleterre, du 26 juin au 2 juillet 1949, parce que l'Alliance des journaux franco-américains de la région désire honorer de façon particulière le fondateur de notre presse, Ferdinand Gagnon, à l'occasion de la dédicace de son monument au Parc Lafayette, sur les hauteurs de Manchester, au centenaire de sa naissance.

Une première semaine semblable a obtenu un succès éclatant, en mai 1938, lors du centenaire de la presse de langue française dans la région, et depuis l'Alliance a songé périodiquement à dédier la première semaine de mai à notre presse, sans toutefois y adhérer très fidèlement.

L'idée prit un nouvel essor l'an dernier et conduisit aux préparatifs de cette Semaine de la Presse, qui vient bien à son heure pour rappeler à nos populations que sur les quatre cents journaux de langue française, qui ont vu le jour aux Etats-Unis, il en reste une poignée qui sont encore capables de grandes choses pour la conservation de notre héritage ancestral avec notre appui.

La nécessité de notre presse pour le maintien de nos oeuvres et pour la culture de notre langue maternelle se voit dans les nombreux témoignages d'admiration que l'Alliance vient de recevoir à l'occasion de la Semaine de la Presse et qu'elle est heureuse de vous communiquer dans cette plaquette afin de redire aux Franco-Américains de Nouvelle-Angleterre qu'il est temps d'encourager leur presse s'il veulent l'avoir à leur disposition chaque fois qu'il s'agira encore dans les années à venir de la défense de leurs intérêts les plus chers.

Le journal franco-américain local a toujours le mieux répondu à nos aspirations ethniques et a toujours eu un droit de cité préférentiel chez nous, malgré les nombreuses récriminations malveillantes des nôtres contre notre presse. C'est dans l'ordre qu'il en soit ainsi et les faits historiques sont là pour en confirmer l'avantage dans nos principaux centres. Un journal métropolitain n'a jamais vécu chez

temps d'abonnement massif et méthodique en chacun de nos centres. Tous ceux qui ont à coeur de maintenir le culte de notre esprit catholique et français devraient faire un effort tout spécial pour intéresser nos gens à recevoir la presse française chez eux. Et dans ce travail collectif destiné à sauver un des piliers de notre survivance, en pleine coopération avec les prêtres de nos paroisses, nos sociétés nationales, par leurs nombreuses filiales, devraient donner le ton. Si des directives précises partaient du haut lieu à ce sujet, des résultats concrets et pratiques pourraient s'en suivre dans tous les coins de la Nouvelle-Angleterre.

Dans cette lutte que nous avons à soutenir pour assurer notre survivance, il y a une institution, entre autres, sur laquelle nous devons veiller comme à la prunelle de nos yeux: il s'agit de la famille ou du foyer franco-américain. Il y a aussi un groupe auquel nous n'accorderons jamais assez d'attention, et ce groupe est celui de la jeunesse franco-américaine. Il faut à tout prix que non seulement nous parlions le français au foyer, mais encore que nous soyons capables de l'y lire. Et si la jeunesse doit garder pour demain son patrimoine français, il importe qu'on lui mette entre les mains, chez elle, là où elle vit, les instruments de culture française dont elle a besoin. Qui ne voit, dès lors, l'avantage immense, dans les deux cas, d'introduire et de conserver au foyer le journal de langue française?

Aussi bien, le Comité d'Orientation franco-américain émet-il le voeu que tous se fassent un devoir, au cours de la prochaine Semaine de la Presse française, d'offrir un concours très actif et très généreux aux organisateurs et aux recruteurs qui, un peu partout, travailleront de toute leur âme au maintien et au progrès des oeuvres de presse catholique et française de chez nous.

Le Comité d'Orientation franco-américaine
Thomas-M. Landry, o.p., secrétaire

* * *

C'est avec joie que l'Union Saint-Jean-Baptiste et sa revue "L'Union", en réponse à votre bonne invitation, s'associent aux journaux et publications de langue française de la Nouvelle-Angleterre en vue de participer aux manifestations de "La semaine de la presse franco-américaine", à la fin de juin 1949.

Nous le faisons d'autant plus volontiers que "L'Alliance des Journaux Franco-Américains", qui organise ces événements annuels, a décidé d'honorer comme il convient la mémoire du père du journalisme franco-américain, Ferdinand Gagnon, dont on célèbre cette année le centième anniversaire de naissance. Il n'est pas exagéré de dire que c'est le souvenir inspirateur de cette vigoureuse personnalité,

disposition de possibiltés à exprimer ses idées et de défendre ses intérêts.

malheureusement disparue au début d'une glorieuse carrière, qui anime depuis plus d'un demi-siècle la presse française de la Nouvelle-Angleterre. Et nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que l'érection d'une statue de Ferdinand Gagnon, à Manchester, N.-H., en cette année jubilaire, marque, sous l'égide du maître, la continuation d'une ère de prospérité pour l'oeuvre à laquelle il a consacré et sacrifié sa vie.

A cette occasion, des plumes habiles et des bouches éloquents traceront, du pionnier et de la presse franco-américaine, des panegyriques et des notices historiques qui feront honneur à tous les intéressés. Qu'il nous suffise donc, en hommage à Ferdinand Gagnon, ainsi qu'à ses nombreux et vaillants disciples, de rappeler brièvement la place occupée par l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et par sa revue officielle dans l'histoire du journalisme de langue française en Nouvelle-Angleterre. Nous voulons proclamer bien haut que notre Société est légitimement fière du rôle qu'elle a joué dans ce domaine par l'intermédiaire de ses directeurs généraux, et, plus particulièrement, de ses secrétaires généraux.

L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique a toujours cru dans la nécessité et la souveraine importance, de même qu'en la mission de survivance, d'une presse d'inspiration catholique et française en Nouvelle-Angleterre. Voilà pourquoi les membres de ses Bureaux généraux, convaincus que le journal franco-américain est la nourriture indispensable de la vie française, n'ont jamais hésité à donner l'appui de la Société à cette initiative si méritoire.

Cette aide a revêtu la triple forme de l'abonnement, de la publicité et de la propagande auprès des sociétaires.

Plusieurs des directeurs généraux de la Société furent d'excellents journalistes. Du nombre étaient les deux premiers secrétaires généraux. Ils furent largement responsables de l'attitude bienveillante constamment manifestée par l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique à l'égard de la presse franco-américaine.

A trente ans, J.-Adélar Caron, le secrétaire fondateur, avait déjà fait ses premières armes dans le journalisme à Québec. A Fall-River, il entra au service de "L'Indépendant". Peu après, il devenait chef de bureau à "L'Echo du Soir" de New-Bedford. En quittant le secrétariat de la Société en 1911, il acceptait le poste de rédacteur en chef à "La Tribune" de Woonsocket.

Son successeur, Elie Vézina, débuta dans le journalisme par la fondation du "Devoir" de Muskegon, Michigan. Il était âgé de 21 ans et venait d'immigrer aux Etats-Unis. Dans la suite, il fut attaché à la rédaction du "Courrier de l'Illinois", à Chicago.

L'actuel secrétaire général, journaliste actif pendant plus d'un quart de siècle, veut maintenir la tradition établie par ses prédéces-

croyons point. Si nous n'y croyons pas, la presse nationale n'a plus aucune importance à nos yeux et peu importe alors qu'elle tienne ou qu'elle disparaisse. Mais, si nous acceptons les principes et les raisons que nous invoquons pour notre survivance ethnique, alors la presse prend toute son importance et toute sa valeur et il nous faut admettre qu'il est nécessaire qu'elle existe et qu'elle soit prospère.

A-t-elle besoin de nous?

Certes, oui, car elle ne peut compter que sur nous. Les groupes étrangers n'ont aucun intérêt à nous appuyer dans nos oeuvres comme dans nos luttes. Notre presse a grandement besoin de nous, c'est-à-dire, de notre appui matériel et moral. Laissée à ses seules ressources, elle est destinée à disparaître. Si tous nous l'encourageons par l'abonnement et l'annonce, elle peut tenir. Elle a tenu jusqu'à ce jour par le sacrifice de ses propriétaires et de son personnel. Elle tiendra aussi longtemps que nous le voudrons.

C'est donc à nous de le vouloir.

*La Société Historique F.-A.
Eugène L. Jalbert, président*

* * *

L'année 1949 aura été particulièrement féconde en gestes de survivance. Avec le Centenaire de la franco-américanie à Worcester, le dévoilement du monument Ferdinand Gagnon à Manchester et le cinquantième de la Société Historique Franco-Américaine à Boston, nous aurons enregistré des heures profitables et salutaires.

Afin de provoquer des résultats tangibles autour de la mémoire de Ferdinand Gagnon, l'un des initiateurs méritants de notre presse franco-américaine en Nouvelle-Angleterre, l'Alliance des Journaux Franco-Américains a voulu reprendre la tenue de "la semaine en faveur de notre presse". Elle débutera le 26 juin à Manchester avec la cérémonie du dévoilement.

Si notre population voulait appuyer notre presse, elle deviendrait pour nous une formidable agence d'influence à notre service. Quelle satisfaction pour nous tous de savoir que nous pouvons introduire dans nos foyers le journal de notre langue. Si on allait le supprimer de force ou nous en imposer un autre, nous récriminerions amèrement. Nous avons le nôtre et nous lui refusons l'accueil qu'il mérite. Quelle inconséquence! Quelle inexplicable aberration chez ceux qui se prétendent représentants de notre culture et qui agissent ainsi.

Il faut donc un peu partout reprendre conscience de ce devoir. La chose est facile. Essayons-la et nous constaterons combien cela

maintenir sa publication et encore moins la moderniser. De son côté, l'abonné devient de plus en plus exigeant touchant les services qu'il attend de son journal; même si celui-ci ne compare pas

donne de la fierté et de la noble satisfaction, soutenir l'un des principaux conservateurs de notre vie franco-américaine, le journal.

En créant une presse solide, ouvrons encore à notre jeunesse un nouveau domaine de carrières lucratives et distinguées. Pourquoi n'aurions-nous pas une élite considérable dans le journalisme, ce qui nécessiterait une école de journalisme, affiliée à notre institut de haut savoir, l'Assomption de Worcester. Ce serait l'acheminement vers sa forme universitaire tant désirée.

De tout coeur nous voulons donc appuyer notre presse franco-américaine. Aucun peuple ou groupement sérieux peut se passer de sa presse. Soyons réalistes. Conservons et enrichissons la nôtre d'abord en devenant abonné, lecteur et puis surtout en croyant dans son absolue nécessité dans nos efforts de survie.

Nous possédons déjà une vingtaine de publications. C'est énorme, même si nous ne pouvons pas espérer de concurrencer avec la grande presse de langue anglaise. La nôtre doit nous être aussi chère que le nom que nous portons. Elle conservera toujours pour nous ses belles qualités d'apostolat culturel et social que tant de journaux au pays n'ont pas l'honneur de chérir.

Si je pouvais communiquer à mes compatriotes la sympathie, l'intérêt, l'admiration et le culte même que je ressens à l'endroit de notre presse en plus de l'appui en espèce que je lui ai toujours accordé, notre presse, "*une oeuvre bien à nous*" serait la plus importante et la plus secourable de nos gardiennes.

Il y a plus, car notre presse est catholique d'inspiration et d'expression. Voilà un apport considérable au service de notre religion, un facteur, pas suffisamment exploité, à savoir qu'un groupe d'Américains, dépassant le million en Nouvelle-Angleterre, puisse proclamer que sa presse est essentiellement catholique.

Ne nous limitons pas à disséquer les lacunes de notre presse. Elle-même s'en reconnaît plusieurs. Songeons plutôt aux moyens de l'améliorer. Le plus pratique c'est d'être un abonné et un lecteur. Chaque unité ajoutée à son influence de rayonnement est un nouveau chaînon qui lie plus fermement nos esprits et nos coeurs dans la poursuite de notre mission privilégiée en terre américaine. Que nos journaux soient donc accueillis avec empressement et joie dans tous nos foyers. Ce sera une émouvante preuve de notre détermination à conserver jalousement l'héritage des ancêtres.

Compatriotes, je vous demande du fond de mon âme de prêtre franco-américain: "soyez des soutiens sincères de notre presse".

*L'Institut Canado-Américain
Adrien Verrette, président*

* * *

Nous célébrons cette année le centenaire de notre vie active dans les annales des Etats-Unis, surtout dans la Nouvelle-Angleterre; nous

allons y chanter la valeur des premiers curés et des premiers journalistes franco-américains. Sur le mérite des uns et des autres, j'aurai l'occasion de revenir; mais le propos de ces lignes est de traiter du rôle désastreux que joue aujourd'hui le journalisme en général sur la masse du peuple.

Dans les journaux, que mes fonctions me forcent de parcourir tous les jours, je lis une infinité de choses qui toutes, en général, me représentent le genre humain comme un tout composé d'êtres corrompus et méchants. Je lis à pleines pages l'histoire détaillée de tous les crimes imaginables, meurtres, suicides, vols, divorces, concubinages, procès sensationnels où s'étalent au grand jour la corruption et la débauche du siècle.

Fatigué de cette lecture, je me suis demandé s'il n'y a rien dans le monde de vertueux, de doux, de reposant qui put se raconter dans ces feuilles imprimées qui s'appellent les journaux. Et je me mis à chercher. Je feuilletai l'une après l'autre les gazettes qu'accumulent sur mon bureau les malles successives, mais sans plus de succès.

La préoccupation du journaliste aujourd'hui est de plaire au lecteur et il donne comme excuse que, sans ces étalages sensationnels, son journal ne serait pas lu. Pauvre excuse si vous voulez, mais excuse bien plausible si vous mettez en ligne de compte l'idéal que l'on poursuit de nos jours: faire de l'argent. Le journaliste n'écrit pas aujourd'hui pour instruire, pour moraliser, pour édifier le lecteur; il écrit pour lui plaire et lui faire acheter son journal.

Et voilà pourquoi tout ce qui se passe de grand, de suave, de doux et d'admirable dans la vie ne se raconte pas dans les gazettes.

La femme vertueuse qui sacrifie toute une vie de fidélité et de dévouement à un époux souvent indigne n'y trouve pas de place, alors que la mondaine, l'adultère, la courtisane en remplissent les pages et de leur photographie et de leurs actes dégradants; le fils respectueux de l'autorité paternelle, la fille modeste et industrielle en sont exclus systématiquement, mais on y lira à satiété les exploits des jeunes dévoyés de nos villes, des danseuses de tango et des coureuses de rue.

De nos jours, on n'étudie plus guère dans les livres; on s'instruit au spectacle de la rue et à la lecture des journaux. Il est donc bien important de contrôler ces deux sources de l'éducation moderne et de donner au monde un spectacle nouveau.

Le journalisme est l'agent le plus puissant pour y parvenir en substituant à la nourriture de ses colonnes le spectacle des nombreuses et grandes vertus qui fleurissent encore dans le monde.

Seulement, il a besoin du concours du lecteur pour accomplir cette réforme.

Voulez-vous lui aider?

Joseph LUSSIER

* * *

“ . . . Et le paradis à la fin de vos jours”, ajoutaient nos pères à leurs souhaits du jour de l’an.

Eh bien, oui, tout est là.

Mais à ce fameux paradis, comment arriver?

“En gardant, en cultivant, en développant notre foi catholique”, nous dit monsieur le curé tous les dimanches. C’est aussi ce que disait François Villon au quinzième siècle:

“En cette foi, je veux vivre et mourir”.

Et pour suivre les préceptes de monsieur le curé, ou pour imiter Villon en ceci du moins, il faut la préserver cette foi de toute influence délétère; mieux, il faut l’isoler.

L’isoler . . .

Mais comment l’isoler?

Eh! bien, tout simplement par cet isolant sans pareil pour nous les Franco-Américains, la langue française. Le français est l’isolant par excellence de notre foi et sa plus sûre sauvegarde dans le milieu où nous vivons. Il en serait peut-être tout autrement dans un autre milieu; par exemple, si le français devait favoriser les contacts, disons, avec un groupe français de croyance différente et qu’il y est danger pour notre foi, il faudrait tout de suite nous amputer de notre français. Mais il n’en est pas ainsi; c’est plutôt contre les influences qui nous pénètrent par l’anglais qu’il s’agit de nous prémunir, et notre français est tout désigné pour cette fonction.

C’est dans ce sens qu’il est possible d’affirmer que le français est pour nous, Franco-Américains, la sauvegarde de nos croyances religieuses. C’est la gaine impénétrable qui permet à notre foi de garder intacte à l’intérieur toute la puissance de son fluide. Nulle émanation ne s’en échappe par induction. D’autres groupes ethniques vivant dans le même milieu et dans les mêmes conditions que nous n’ont pas pu, ou n’ont pas voulu, se prémunir par la langue, et leur foi s’est bientôt volatilisée dans le grand tout américain. Les mariages mixtes ont encore accentué cette perte et le désastre est maintenant sans remède. Le français a donc été un puissant agent de salut pour nous dans le passé en nous gardant ce que nous sommes et en favorisant les mariages entre gens de langue française.

Seulement, ces vérités qui sautent aux yeux même les plus distraits impliquent aussi des devoirs, dont le premier est de garder, de cultiver, d’aimer et de faire aimer notre français, ne fût-ce que dans l’espoir de sauver quelques âmes de plus, même une seule. Les moyens abondent, dont un des plus puissants sans doute est le journal franco-américain.

La mission du journal franco-américain est donc sublime puisqu’il est un des plus puissants agents de conservation du français, par suite,

de la foi catholique en Nouvelle-Angleterre française. A ce titre seul déjà il mérite tout notre appui, s'il demeure fidèle à sa consigne.

Le journal franco-américain bien pondéré, courtois, qui se respecte lui-même et ses lecteurs et qui ne risque jamais par des excès de langage de faire perdre ou même de diminuer la foi dans les âmes, en somme, le journal qui met en pratique les enseignements de l'Eglise et qui respecte les autorités religieuses est une présence de grande valeur morale, un honneur pour nos familles franco-américaines, absolument comme nos religieux et nos religieuses dans l'enseignement: la croix qui orne leur habit, leur abnégation et la sainteté de leur vie burinent de soi les jeunes cerveaux et les jeunes coeurs à leur image, qui est celle du Christ. Il en est ainsi des bons journaux franco-américains dans nos demeures. Il faut d'abord les trier s'il y a lieu et ne leur ouvrir la porte qu'à bon escient, mais ensuite, aux journaux de notre choix, il faut réserver la place d'honneur dans nos foyers. Même si les jeunes ne les lisent guère: ces journaux sont quand même une présence, une présence symbolique qui honore tout un peuple en aidant à marquer son esprit d'un sceau français catholique que les tempêtes du temps ne pourront jamais effacer.

Le journal franco-américain de bon aloi est une présence chère, désirable, profitable à tout le monde. C'est un peu de la France catholique qu'il renferme dans ses plis, un peu de la Province de Québec dans son meilleur, et un peu le souvenir de tous les sacrifices accomplis par nos pères sur cette terre des Etats-Unis, et tout récemment encore par nos fils sur tous les champs de bataille du monde entier.

Qu'il soit béni de tous les coeurs ce bon journal franco-américain s'il sait demeurer digne de sa haute mission, car elle n'est rien moins que sublime. Elle ne comporte aucune récompense, mais elle s'apparente plutôt au martyre. Saluons bien bas ce bon journal, aidons-le de toutes nos forces et souhaitons-lui longue vie pour qu'il puisse longtemps encore, selon le mot de Veuillot,

"Comme avec des clous d'or, fixer la vérité".

Arsène CROTEAU

* * *

Tous ceux que préoccupe l'avenir de notre peuple sont d'accord pour reconnaître que le maintien d'une presse de langue française est nécessaire à la conservation de notre esprit français. Il en est même qui vont plus loin et sont d'avis que la préservation de la foi dans l'âme de nos gens dépend dans une large mesure de la coopération d'une presse de ton et d'inspiration chrétiens. Aux témoignages publiés ici, nous voulons en ajouter un dernier, en guise de conclusion, et c'est celui que nous trouvons dans le Manifeste adopté par

plus de 600 délégués, lors du Congrès d'étude tenu à Worcester, à l'occasion de la célébration du Centenaire franco-américain.

Wilfrid J. MATHIEU

* * *

La semaine provoqua de nombreuses réactions, mais c'est M. Lajoie qui en signala les aspects pratiques, car écrivait-il :

"Si, en effet, les appels des représentants les plus dignes de notre élément ne parviennent qu'à nos lecteurs, à nos amis on aura prêché comme bien souvent, devant des convertis.

Il est oiseux de chercher à convaincre ceux qui sont déjà convaincus. Ceux qu'il faut atteindre, ce sont les indécis, les apathiques, les inconscients.

Ce qu'il faudrait, c'est que chaque lecteur franco-américain place sous les yeux d'une personne ne recevant pas le journal de langue française, les articles signés de noms éminents et qui pourraient peut-être en amener plusieurs à réfléchir et à reconnaître qu'en négligeant leur presse, les Franco-Américains repoussent une arme défensive qu'ils regretteront amèrement plus tard d'avoir laissée se perdre.

La seule signification pratique pouvant s'attacher à une Semaine de Presse Franco-Américaine serait que ceux qui reçoivent le journal français, qui en comprennent le rôle et l'importance, en amènent d'autres — qui ne demandent peut-être pas mieux — à croire et à comprendre comme eux. En d'autres mots, le succès d'un tel mouvement se mesure au nombre de nouveaux abonnés qui en résultent.

Nous sommes, aux Etats-Unis, le seul élément, qui, ayant une presse à lui, n'en tire pas pour la protection de ses intérêts propres, tout le bénéfice possible.

Pour une foule de gens qui nous estiment et nous observent, une telle attitude est absolument incompréhensible.

Puis, le 30 novembre, il reviendra à la charge, en commentant un appel "*Sonnons le Réveil*", du Journal de Berlin, N.-H. Il écrira "une seule chose pourrait profiter vraiment à la survivance et à la vitalité de notre presse américaine de langue française: Ce serait que les Franco-Américains, revenus à une meilleure notion du bel avenir que leur procurerait la solidarité cimentée dans nos traditions, décident de regrouper, *par l'abonnement*, autour de ces organes dont le rôle et les idéals n'ont pas changé.

Malgré quelques incidents un peu déprimants au sujet de notre presse, M. Lajoie ne craindra pas de lancer le "*Sursum Corda*."

"A propos d'un quotidien franco-américain du New-Hampshire que ses difficultés administratives contraignent de ne plus paraître que trois fois par semaine, le "Messenger" de Lewiston fait le commentaire que voici :

'Quand nous n'aurons plus de journaux pour défendre nos droits, il ne restera plus que notre clergé, nos chefs de sociétés, nos éducateurs,

nos professionnels et nos politiciens pour les protéger. Or les sentiments, les convictions et les principes de nombreux membres de ces divers groupes sur le franco-américanisme nous sont connus. C'est certain que trop d'entre eux sont mal formés au point de vue patriotique. Alors comment voulez-vous qu'ils éclairent leurs frères et se portent à la défense de leurs droits menacés? On ne donne pas ce qu'on na pas. Là où il n'y a pas de chaudes convictions patriotiques, peut-on espérer trouver des défenseurs de notre foi et de notre langue?"

Le confrère du Maine ne doit pas oublier qu'il y a toujours l'alternative des miracles.

Mais sur ce point, un autre confrère, M. Edouard Fecteau, de Lawrence, annonçant l'envoi de son 500ième article à des journaux franco-américains, constate:

"Il me faut avouer que je n'ai accompli aucun miracle, rien n'est changé sur notre planète terrestre et chacun fait ce qui lui plaît en dorlotant son petit bobo, nourrissant sa petite marotte, trouvant toujours si mignon son petit défaut."

Disant qu'avec les ans "je me suis aperçu que le monde ne change pas, ou s'il change, c'est pour le pire, M. Fecteau, qui en cela fait preuve d'une forte dose de philosophie, conclut:

"La grande planète continuera, à tourner quand même, que j'écrive des articles ou non, que vous les lisiez ou non, rien n'y fera."

Dans ces écrits où il y a une grande somme de vérité, perce un pessimisme d'ailleurs souvent justifié.

La tâche d'entretenir chez nos gens de "chaudes convictions patriotiques" n'est pas de tout repos.

Eu égard à l'apathie bovine d'un si grand nombre de sans-idéals, il n'est pas surprenant que les hommes et les femmes volontairement attelés à cette tâche non rémunératrice ne nagent pas continuellement dans un enthousiasme délirant.

La récolte, si compromise soit-elle par les rigueurs d'une atmosphère adverse, rapportera toujours assez pour faire de nouveaux ensemencements."

Au sujet de notre vouloir de survivre, M. Lajoie sonnait peut-être la note juste lorsqu'il écrivait "Nous ne renonçons pas à survivre":

"En matière de survivance, le temps, l'observation et la constance vous apportent des idéals et des convictions que l'expédient ou le dépit sont impuissants à ébranler.

La voie qui conduit à la survivance intégrale a été de longtemps tracée et éclairée.

Elle n'est invisible que pour ceux que la défaillance a affublés de verres fumés et qui se sont pris à douter de l'attachement que garde notre peuple franco-américain pour tout ce qui, de près ou de loin, touche à son héritage ancestral. Trop de ceux qui défont attribuent commodément leurs dispositions à d'autres.

Certes, nous éprouvons des pertes, mais qui n'en fait pas?

J'ai trop confiance à l'intelligence de mes concitoyens de même sang pour croire qu'ils prendraient la pacotille pour l'essentiel, et vice versa.

Les Franco-Américains sont assez intelligents pour comprendre non seulement l'importance de la survivance, mais aussi l'importance de l'effort qui s'attache à la survivance. Et pour cette raison, nos éléments appelés à survivre dans leurs caractéristiques essentielles tiendront, je crois, aussi longtemps que cela sera humainement possible. A des chefs agissants, nous pouvons encore fournir des effectifs agissants. Les nôtres auront en cela l'aide de conseillers capables d'apprécier de façon réaliste la situation que nous ont apportée le temps, les écueils et les défections. Il en a toujours surgi, de ces guides, à nos époques de crises.

Puissions-nous leur faire confiance et les suivre.

Je reste sur ce que j'ai dit: Le chemin de la survivance française en Amérique est une montée, non pas une descente. C'est une route sur laquelle on lutte plus qu'on ne s'amuse.

A ceux qui s'y engagent et qui veulent y persévérer, il faut l'attraction de la culture française, qui brille toujours comme un phare sur un monde appesanti de matérialisme, de médiocrité et de veulerie.

De telles dispositions ne s'imposent ni par des arrêts ni même par la sollicitation: Elles germent et vivent naturellement chez ceux qui, riches ou pauvres, instruits ou illettrés, sont appelés à composer notre élite vraie.

Leur nombre est assez fort, Dieu merci, pour assurer la pérennité du Franco-Américain authentique en ce pays.

Comme la petite poignée de patriotes obscurs avec laquelle Léonidas avait sauvé la Grèce intellectuelle aux Thermopyles, les élites véritables peuvent être décimées. Elles ne périssent pas."

L'Alliance continua ses activités au cours de l'année. Au mois d'août, à l'hôtel Vendôme, les membres discutèrent sérieusement le projet du service de nouvelles France-Presse avec télescripteurs installés dans les principaux centres. A la réunion du 14 novembre, le nouvel exécutif était choisi: Wilfrid Mathieu, président, Armand Biron, vice-président, Lucien SanSouci, secrétaire et Léonard Remy, trésorier.

Pour souligner les 63 ans révolus de *L'ETOILE* (Lowell), Antoine Clément écrivait le 16 septembre:

"*L'ETOILE* entre aujourd'hui dans sa 64^e année d'existence après avoir participé intimement à la vie franco-américaine de deux générations des nôtres en ville. Alertes et vigoureuses, comme au début, elles espèrent pouvoir orienter la jeune génération d'aujourd'hui vers un même idéal de vie bilingue en combattant plus que jamais l'oeuvre d'assimilation de tous ceux qui voudraient étrangler notre bilinguisme,

à partir de trop des nôtres en nombre, de cas de trahison des plus honteux chez nous.

Au cours de cette existence déjà remarquable, notre journal a eu à soutenir le bon combat en nombre d'occasions et de circonstances, tantôt pour réduire au silence ceux qui voulaient le détruire, tantôt pour montrer du doigt les assimilateurs masqués qui travaillent depuis toujours à l'anéantissement de notre caractéristique française pour faire de nous de soi-disant Américains cent pour cent. Tout comme si en nos veines coulait simplement un sang sauvage ou encore purement un sang américain. Tout comme si chez ces assimilateurs coulait un sang américain, cent pour cent.

Et pendant 63 ans, L'Etoile a participé à vos débuts difficiles dans la patrie américaine, à vos efforts constants d'adaptation, à la vie américaine tout en conservant ce que vous aviez apporté de plus cher avec vous du Canada ancestral; votre foi et votre langue; à vos joies et à vos peines, à vos succès et à vos luttes, à vos deuils et à vos gloires.

Parce que ce journal a formé le tissu qui a ourdi ensemble toutes vos associations et toutes vos oeuvres, a tissé d'un fil d'or tous les faits et gestes de notre groupe ethnique depuis 1886 en une collection précieuse pour les historiens et les chercheurs, lui avez-vous toujours su gré de vos encouragements ou ne l'avez-vous pas plus souvent laissé vivre sans vous? Avez-vous été au nombre de ses critiques constants ou parmi ceux qui ont cherché le moins à contribuer à son art?

Si comme associations ou comme particuliers, vous avez laissé votre journal vivre sans vous, vous pouvez vous rendre compte immédiatement que vous vivez déjà un tant soit peu en marge du franco-américanisme puisque l'information sur les activités franco-américaines vous laisse indifférents. Si vous l'avez abreuvé de vos critiques, sous prétexte d'imperfections et pour nombre d'autres raisons, vous devriez comprendre que vous n'êtes pas tout à fait au point et que vous parlez, bien souvent, sans être au fait. D'ailleurs, qu'avez-vous contribué pour ajouter à l'art de votre journal? Ou mieux encore, quelle que puisse être votre situation dans la vie, avez-vous songé à quel point vous seriez vous-même en état de contribuer à l'art de ce journal que vous semblez devoir plutôt critiquer?

N'est-ce pas un fait, qu'en général, nos populations franco-américaines parlent mieux français dans les centres où il y a des journaux franco-américains? N'avons-nous pas vu, en nos jours, que parmi tous nos organismes nationaux de survivance, c'est notre presse qui est le plus aux aguets et qui a la voix la plus libre pour réclamer la défense de nos droits menacés? Et cette presse, qui est un peu ce qu'il y a de mieux avec les moyens dont elle dispose, grâce au dévouement indéfectible de ceux qui la servent, après avoir été la locomotive de toutes nos oeuvres, reste le dernier rempart de notre survivance et le

jour où elle disparaîtra nous verrons nos oeuvres périlcliter et s'engloutir "dans la nécropole des peuples morts", comme l'écrivait un jour M. Josaphat Benoit.

Il est donc de première importance, aujourd'hui, comme en 1886, que la population franco-américaine, qui a le bonheur de posséder son journal, fasse l'impossible pour le maintenir, pour le rendre vigoureux et pour en faire la sentinelle vigilante d'une survivance que nous avons à coeur de perpétuer parce qu'elle est marquée au coin de la foi catholique et de la langue française.

Or, pour assurer l'existence de son journal franco-américain, il faut être au moins l'un de ses abonnés ou de ses lecteurs, l'un de ses informateurs à chaque fois que se présente un événement digne de mention, l'un de ses annonceurs quand l'occasion se présente également, ou même l'un des clients de son imprimerie, qui est partout en Nouvelle-Angleterre, un renfort de la presse franco-américaine.

D'ailleurs, depuis un demi-siècle et plus les meilleurs travaux bilingues sortis chez nous sont dûs à l'artisanat des imprimeries de nos journaux franco-américains ou de nos grandes imprimeries spécialisées dans la région. Nos travaux plus artistiques même viennent également de ces imprimeries. Alors, il n'y a pas à dédaigner leurs services, quand nous savons par là aider à la presse franco-américaine.

Pensez à ce que L'Etoile vous a valu depuis 63 ans dans tous les domaines, et vous vous rendrez compte que c'est encore meilleur de lui faire continuer son oeuvre que de subir la perte inappréciable de ne l'avoir plus."

Le Devoir (Montréal) soulignera cet anniversaire dans les termes suivants:

L'Etoile, notre confrère de Lowell, au Massachusetts, vient d'entrer dans sa soixante-quatrième année. On admettra que, pour un journal franco-américain, c'est un bel âge.

"L'Etoile paraît aujourd'hui trois fois la semaine, mais elle fut jadis quotidienne. Ce fait même atteste les difficultés qui sont particulières à la presse franco-américaine et malgré le grand mérite qu'ont, à tenir quand même, nos confrères d'outre-quarante-cinquième, l'appui de plus en plus vigoureux que devrait leur apporter la clientèle franco-américaine.

Il faut bien ne jamais perdre de vue, en effet, que si les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre sont nombreux, ils sont repartis sur un vaste terrain et ne peuvent, dans la très grande majorité des cas, compter que sur une clientèle régionale.

D'un autre côté, étant donné la connaissance très généralisée de l'anglais chez nos compatriotes de l'autre côté de la frontière, particulièrement les nouvelles générations, nos confrères de là-bas subissent, naturellement, même sur leur propre terrain, la concurrence de leurs confrères de langue anglaise.

Raison de plus de les épauler solidement. Car rien, auprès des Francos, ne peut les remplacer.

Rien ne peut, comme eux, entretenir chez les nôtres l'esprit traditionnel, le culte des vieilles croyances, les tenir au courant de la vie générale de leur peuple et de celle de leurs divers groupes, appuyer leurs oeuvres, à commencer par les paroisses, entretenir le goût et la fierté de la langue maternelle.

Aussi bien, chez les plus intelligents et les plus dévoués des patriotes franco-américains sent-on plus que jamais le besoin, la nécessité de mener en faveur de la presse américaine de langue française une ardente et tenace campagne.

Il va de soi que, plus sa clientèle sera considérable, plus considérables aussi, meilleurs et plus nombreux seront les services qu'elle pourra leur rendre.

C'est donc à toute la presse américaine de langue française que nous adressons, en même temps qu'à L'Etoile, nos voeux de succès et de progrès continus.

L'Etoile, du reste, est l'un des meilleurs, des plus vivants, parmi les journaux franco-américains.

Puisse-t-elle rapidement, pour le plus grand avantage des nôtres, redevenir quotidienne."

Le Travailleur ajoutera: "Les jeunes Biron qui voient maintenant aux destinées de L'Etoile sont entreprenants, bien que prudents. Ils atteindront leur objectif, car un esprit de ténacité et de combativité remarquable les anime Puisse L'Etoile voguer à pleines voiles vers son centenaire."

Le 1er février, *L'Impartial* (Nashua) entrait dans sa 52e année. Malgré les problèmes, la direction entend continuer son "dévouement inlassable à la cause de notre survivance." Quelques jours plus tard, soit le 4 février, *Le Journal* (Berlin) publiait son édition de 8e anniversaire. Son éditeur propriétaire, M. Joseph L. Lefebvre à cette occasion répétait sa détermination à bien servir ses compatriotes.

Le Courrier du Michigan célébrait ses 37 ans, le 2 septembre. Les collègues adressaient des hommages à leur vaillant confrère. Publié à Détroit, par P. E. Mayrand, son éditeur fondateur, le Courrier entretient les dernières flammes de vie française dans ce vaste Etat, qui comptait jadis plus de 500,000 compatriotes avec des oeuvres florissantes. Le Courrier se réjouit, tout de même, d'être encore en vie, car 23 autres journaux sont morts sur le même territoire. *Le Droit* soulignera cet anniversaire en écrivant: "Depuis plus d'un tiers de siècle, le Courrier du Michigan travaille avec une ténacité admirable à faire respecter ce glorieux passé et aimer la langue française par les nombreux Américains d'ascendance canadienne-française qui habitent cette riche région des Etats-Unis. Cette publication accom-

plit une oeuvre magnifique. Sa fidélité à ses origines ancestrales nous émeut profondément.”

Le Travailleur de Worcester notait bien sobrement ses 18 ans, le 9 septembre. Son rédacteur-éditeur écrivait: “Nous avons fondé une oeuvre de presse volontairement d’un genre spécial et unique; il importe qu’elle reste ainsi, tout en grandissant” et la direction faisait appel à l’encouragement des compatriotes. On peut différer d’opinion sérieusement sur la technique d’un journal et sa manière de présenter les problèmes et de les juger. D’aucuns voudraient voir plus de mesure et de pondération parfois et moins de personnalité. Tout de même, il reste indiscutable que cet hebdomadaire est sincèrement consacré au maintien de notre vie franco-américaine. On pourrait lui souhaiter plus de sérénité et moins de bile mais il veut rester lui-même.

En terminant sa première année *Le Phare* déclarait: “le magazine des Franco-Américains a prouvé qu’il était nécessaire à notre survie..... il a fait connaître au loin notre histoire si belle et il continuera à le faire de plus en plus.” La direction de cette revue peut être assurée que tous les compatriotes sérieux lui souhaitent le meilleur succès. Que le Phare continue vraiment dans la bonne voie!”

La disparition de *L’Avenir National* (Manchester), le 23 décembre, a causé un émoi en franco-américanie. Après les ardeurs du centenaire voilà qu’une sentinelle s’éteignait. Dans sa 62 année, ce journal autrefois quotidien, disparut d’une façon un peu triste. Durant la guerre, il avait cessé son édition du samedi et au mois de février, il devenait tri-hebdomadaire. Puis ce fut l’annonce de la dernière édition: “La publication de l’Avenir National discontinue aujourd’hui-même. Est-ce suspension ou cessation? La réponse dépendra des Franco-Américains de Manchester et des environs.” Et dans un appel, le juge Lemelin, avocat conseil du journal, ajoutait: “allons-nous abandonner la partie et permettre qu’on nous dise: “Pourquoi enseigner le français dans vos écoles, si les vôtres ne s’intéressent même plus à le lire?” Comprenez-vous l’enjeu? Ne voyez-vous pas où cela peut nous conduire.....?”

Le rédacteur soumettait une formule à remplir pour indiquer si le journal devait reprendre: “L’Avenir National se maintiendra ou sera une chose du passé. Le journal peut se ressaisir et redevenir prospère si ses lecteurs et ses amis se liguent et se mobilisent pour en faire une entreprise durable et c’est pourquoi la direction demande à tous les amis de l’Avenir National et à tous ses lecteurs de faire savoir à la direction du journal s’ils veulent que cette institution, essentielle à la conservation de notre langue et de nos coutumes demeure ou meure”. Quelques semaines plus tard, M. Ernest Bournival, propriétaire-éditeur du journal déclarait une banqueroute volontaire et l’Avenir National disparaissait de la scène.

Les moins surpris de tous, dans cette tragédie, furent les Franco-Américains de Manchester. Tous savaient que depuis des années, la direction se refusait à prendre des moyens sages et pratiques d'administration. Ce n'est pas J. E. Bernier qui aurait permis une telle dissolution! Lorsqu'un journal, au point de vue rendement, est une entreprise personnelle, il faut que celui qui en vit inspire confiance et sache administrer ses affaires. Tout de même, le journal avait fait vivre ses propriétaires assez confortablement pendant plus de 60 ans. Il y a encore des milliers et des milliers de compatriotes qui lisent le journal français avec un intérêt profond. On dira ce que l'on voudra, mais l'Avenir National aurait pu vivre quotidiennement si seulement la direction en avait pris les moyens! C'est pourquoi sa disparition fut doublement triste!

Chapitre X

Société Historique F.-A.

Cinquantenaire

1899-1949

La Société Historique Franco-Américaine complétait ses cinquante années d'existence, le 4 septembre, ayant été fondée en 1899. A cette occasion, M. Antoine Clément, longtemps son secrétaire fidèle, dressait pour la presse, un bref historique de ce cinquantenaire. Il était en quelque sorte le résumé, à jour, de l'imposant volume, "Les 40 ans de la société", préparé par lui en 1939.

Il importe donc de retenir quelques faits. Il semble que le commandeur Guillet de Lowell en avait été l'instigateur. A tout événement, c'est lui, qui, le 30 mai 1899, convoqua quelques amis afin de discuter le projet d'une telle fondation. Ces messieurs, Me Henri Guillet, les docteurs Auguste Brien, Oscar Larue et Noë Guillemette, messieurs Alphonse Gaulin, Arthur Favreau, Auguste Jean et Emile-Hyacinthe Tardivel, ce dernier décédé le 26 octobre 1949 à l'âge de 90 ans, signaient un manifeste, qui demandait la fondation d'une telle société. Le but en était "l'étude de l'histoire des Etats-Unis, et tout particulièrement la mise en lumière, en dehors, de la part exacte qui revient à la race française dans l'évolution et la formation du peuple américain : et de faire par là une oeuvre de patriotisme en faisant oeuvre de vérité et de justice."

Un trentaine d'intéressés se constituèrent membres fondateurs le 4 septembre suivant (1899), et le premier bureau comprenait: Me Henri Guillet, président; Paul Primeau, vice-président, Alphonse Gaulin, secrétaire, docteur Omer LaRue, adjoint, Arthur Favreau, trésorier, docteur Charles Leclair, Auguste Jean et Me Hugo Dubuque et Emile Tardivel, conseillers.

Depuis la fondation les présidents furent: Me Henri Guillet, Lowell, (1892-1902), Me Hugo Dubuque, Fall-River, (1902-04), Me Joseph Monette, Lawrence, (1904-06), Dr Armand Bédard M. D., Lynn, (1906-32), Me Wilfrid Lessard, Manchester, (1932-34), Dr Ubalde Paquin, New-Bedford, (1934-46), Me Eugène Jalbert, Woonsocket, (1946-49) et l'abbé Adrien Verrette depuis le 16 décembre.

En plus de posséder plusieurs membres d'honneurs, la plupart des conférenciers qui ont paru à sa tribune, la société a décerné sa médaille "Grand Prix", dix fois et la médaille "Guillet-Dubuque-Bédard", huit fois à des lauréats distingués.

La société publia son premier bulletin en 1906 avec charte, statuts, bref historique et le texte de la conférence du Major Edmond

Mallet, prononcée en 1902, sur "*Washington et Coulon de Villiers.*" Sur l'instigation de l'abbé Verrette elle reprenait cette publication en 1935, un bulletin qui paraît à des dates irrégulières.

Le 14 janvier 1937, un projet d'histoire franco-américaine fut soumis à l'association par l'abbé Verrette. Le bureau en confia alors l'étude à une commission composée de l'abbé Verrette, Alexandre Goulet et Josaphat Benoit. Ce dernier prit les devants, et en 1938, publiait sur le mode de catéchisme d'histoire franco-américaine les leçons d'un concours d'histoire qu'il avait dirigé à la radio et dans les écoles franco-américaines de Manchester sous les auspices de la Société des Conférences et de l'Heure Française. Cette brochure a été tirée à plusieurs milliers d'exemplaires et est répandue dans plusieurs écoles. Le manuel n'est pas encore publié.

En 1938, la société confiait à la Commission de Publications de ses Archives, le soin de publier dans un volume l'histoire des 40 ans de son existence. Elle se composait du docteur Ubalde Paquin, président, le juge Arthur Eno, trésorier, Antoine Clément, secrétaire, Josaphat Benoit et l'abbé Adrien Verrette. M. Clément prit la direction de l'entreprise et publia un imposant et précieux volume de 878 pages, grand format, aux ateliers de l'Avenir National, de Manchester. Cette publication parut en 1940.

Il serait très long de citer la centaine des conférenciers qui ont honoré la société ainsi que le thème de ces messages. La conférence du cardinal Villeneuve, cependant, se détache d'une façon singulière sur "*Le fait français en Amérique*". Ce document, à lui seul, enrichit les archives de la société au plus haut point.

La société a accueilli toute une phalange de hauts personnages, princes de l'Eglise, prélats, recteurs, ambassadeurs, diplomates, religieux, journalistes, professeurs, historiens et folkloristes. Ses archives sont donc précieuses. Elle a aussi participé à nombre de manifestations, comme les Fêtes de Champlain, New-York, les deux congrès de la langue française en 1912 et 1937. Si elle n'a pas toujours rempli sa mission dans le domaine spécifique et technique de l'histoire franco-américaine, elle a entassé cependant nombre de documents et de manuscrits qui seront très utiles un jour. Au matin de son nouveau demi-siècle, elle pourra peut-être prendre un nouvel essor, plus en rapport avec ses buts. C'est l'espoir de tous ses fervents. Au cours des dernières années, les plus dévoués de ces serviteurs ont sûrement été MM. Arthur Favreau, Arthur Eno et Antoine Clément.

L'année cinquantenaire fut bien remplie. La réunion du 11 mai, au University Club de Boston, était sous la présidence de Me Eugène Jalbert. Continuant la liste des conférenciers remarquables, le chanoine Arthur Sideleau, doyen de la faculté des lettres, à l'université de Montréal, présentait une étude très solidement charpentée sur "*Notre Héritage Culturel*".

A cette occasion, la société présentait à Sr. Mary-Carmel Therriault, s.m. (Bangor, Me.), la médaille "*Guillet-Dubuque-Bédard*" pour couronner son ouvrage "*La littérature française de Nouvelle-Angleterre*", une étude qui valut à son auteur un doctorat ès lettres de l'Université Laval de Québec. On fit également l'éloge de l'abbé Antonio Vigeant, curé de Saint-Louis de France de Lowell et de M. Antoine Labonté (Arlington), deux membres décédés. Un comité de nomination fut choisi composé de MM. Wilfrid Mathieu, président, Antoine Clément et Armand Picard.

La fête du cinquantenaire avait été fixée au 15 décembre. Elle fut brillante et vraiment historique. L'hôte d'honneur était nul autre que le Premier Ministre du Canada, le Très Honorable Louis Saint-Laurent M. P., C. P., C. R. Pour des raisons qui honorent la haute personnalité de M. Saint-Laurent, le Premier Ministre était heureux de saisir cette invitation pour venir saluer, en personne, ses compatriotes des Etats-Unis.

Un auditoire de 500 personnes, composé de tous les hauts représentants de la Nouvelle-Angleterre se réunissait à l'hôtel Vendôme pour la circonstance, dans la même salle qui avait accueilli Sir Wilfrid Laurier, en 1891, alors chef d'opposition au Parlement d'Ottawa. Le comité de réception comprenait encore le docteur Antoine Dumouchel, président, messieurs Adolphe Robert et Henri Goguen et l'abbé Adrien Verrette. La musique était sous la direction de M. Gérald Robert.

Après avoir salué les convives, Me Jalbert ajoutait :

"Ce soir, nous fêtons les noces d'or de notre Société. Elle vient en effet de compléter ses 50 ans. Dans l'existence d'un individu, 50 ans c'est, vous l'admettez, assez loin encore de la vieillesse.

50 ans, c'est je dirais l'âge de la pleine maturité. Mais pour une société qui n'offre à ses membres aucuns bénéfices matériels et qui, au milieu d'une population essentiellement anglaise de culture et de sentiment, s'applique à conserver intacts les traits et les caractéristiques de sa personnalité française, 50 ans d'existence, c'est un événement qui mérite d'être signalé. Aussi bien, avons-nous la naive audace de penser que la présence à cette fête du T. H. Premier Ministre du Canada est un témoignage aux mérites de notre Société, si modestes qu'ils soient, et à la mémoire de ses fondateurs.

Un cinquantenaire rappelle toujours des souvenirs. L'homme de cinquante ans se sent porté à méditer sur ses ambitions et ses illusions de jeunesse. Les époux cinquantenaires se plaisent à se revoir comme prolongés dans leurs enfants et leurs petits-enfants, surtout dans leurs traits et leurs qualités, quand souvent ce n'est qu'un jeu de mirage provoqué par la magie du souvenir. Et l'on pourrait multiplier ainsi les exemples.

De même en est-il d'une société. L'arrivée au cinquantenaire évoque aussitôt tout un monde de souvenirs et tout particulièrement le souvenir de ses fondateurs.

Notre Société est, elle aussi, une manifestation de cette volonté de survie que l'on trouve à la base de toutes les grandes décisions prises par nos pères. Certes, la conservation de notre héritage français par la mutualité s'imposait d'urgence. Mais pour accoter l'âme de notre peuple il devenait urgent au même degré de fortifier l'esprit. Et le moyen de ce faire c'est par l'histoire qui, à nos yeux, est le moyen le plus simple et le plus efficace de motiver et de légitimer chez les jeunes nos revendications ethniques, nationales ou culturelles.

Il convient donc qu'en ce grand jour nous rendions publiquement un tribut d'hommage et de reconnaissance à nos fondateurs, et ce tribut je le dépose pieusement aux pieds du Divin Fondateur à qui revient toute humaine gratitude.

Je veux terminer par une expression d'espoir en l'avenir. Notre société est prospère. Notre caisse est florissante. Notre conseil d'administration est très compétent et bien que nous prenions notre retraite, monsieur le trésorier et moi, vous gardez au secrétariat un homme de grande valeur, une compétence non seulement en médecine mais aussi en histoire, et une âme extrêmement dévouée à notre société. J'ai nommé, pour ceux qui ne sont pas de la société, le docteur Gabriel Nadeau. Avec l'aide du docteur Nadeau, le nouveau président trouvera le fardeau que je lui cède très léger à porter et la conduite de nos affaires d'entreprise douce et facile. A toutes fins utiles, c'est le vœu que je formule et la grâce que je lui souhaite.

A l'adresse du distingué visiteur, Me Jalbert pouvait dire avec justesse :

"Homme de devoir, homme de courage, homme public intègre, tel apparaît M. Louis St. Laurent, aux yeux des étrangers comme de ses concitoyens du Canada.

Tout cela, Monsieur le Premier Ministre, pour vous dire que les Franco-Américains, au nombre de plus d'un million de descendants canadiens-français établis dans les six Etats de la Nouvelle-Angleterre et représentés à cette réunion par les hauts dignitaires de leurs sociétés nationales, vous ont en très haute estime et qu'ils ressentent pour vous une profonde admiration. Tout ceci pour vous dire encore que s'il vous a plu, lors des fêtes de leur Centenaire à Worcester, de leur dire dans votre télégramme que vous voyez en eux comme le symbole de l'amitié qui existe entre le Canada et les Etats-Unis, eux en retour se plaisent à voir en vous comme l'expression la plus heureuse et la plus vivante de la bonne entente, qui doit régner entre les deux grandes races de votre pays s'il doit, comme nous le désirons tous avec vous, réaliser un jour ses éternelles destinées."

Monsieur St. Laurent était accompagné de son épouse qui fut vivement accueillie comme l'épouse et mère par excellence d'un homme d'Etat. Très gracieusement, sur un ton très affable et plein d'enjoueuse simplicité, le premier ministre eut des paroles très heureuses pour saluer les Franco-Américains. Tout son message était empreint du souci d'un véritable homme d'Etat qui n'oublie aucun aspect de l'idéal chrétien pour favoriser et cimenter entre les esprits et les peuples les plus cordiales comme les plus durables relations.

Si le texte complet de la conférence appartient surtout au bulletin de la société historique, certains passages ont une valeur de rayonnement qu'il est utile de souligner. Et, Monsieur St. Laurent de déclarer:

"J'apprécie à sa juste valeur l'honneur qui m'est fait; je sais que je le dois, au poste que j'occupe plutôt qu'à aucun mérite personnel.

C'est tout de même plutôt, à titre personnel que je suis ici ce soir puisque, contrairement au prophète, on n'est premier ministre que dans son pays!

Quoi qu'il en soit, je veux vous exprimer ma profonde gratitude de nous avoir donné l'occasion, à ma femme et à moi, de nous associer aux fêtes du cinquantenaire de fondation de votre société.

Votre société est née au tournant du 20^{ième} siècle.

Un demi-siècle dans la vie d'un individu, d'une société, voire d'une nation, représente une étape importante et digne d'être soulignée.

Et la période 1900-1950 a été particulièrement chargée dans l'histoire de l'humanité.

Je laisserai à d'autres plus qualifiés que moi, le soin de vous rappeler les pages glorieuses de votre société durant cette période, je ne veux laisser à personne cependant le plaisir de vous transmettre les hommages du Canada en cette occasion.

Je le fais d'autant plus volontiers que votre société, de par le but qu'elle s'est donné et son rayonnement, a l'admiration de tout Canadien. S'il y a des degrés dans l'amitié que mon pays porte aux Etats-Unis, ceux dont les ancêtres sont les mêmes que les nôtres sont plus près de nous que tout autre groupement.

Ce sont donc les félicitations de vos frères et de vos amis du Canada que je vous apporte ce soir."

Comme bien lui séyait, après avoir résumé le progrès indiscutable de son pays depuis un demi-siècle surtout et souligné la position de choix que le Canada se taille dans le concert des nations, M. St. Laurent insistait sur l'aspect particulier et vital qui doit militer en faveur de la consolidation de la patrie canadienne. Car ajoutait-il:

"Vous savez en effet qu'il y a des aspects de notre organisation nationale qui la différencient de la vôtre. Je me permettrait d'en rappeler quelques-uns.

Il y a d'abord le fait, qu'à la différence de ce qu'a réalisé le creuset américain, le Canada reste une nation basée sur l'association, à titre

parce que nos deux nations respectent la liberté, parce que toutes deux comprennent que la nation qui permet le libre développement de la personnalité humaine, le libre épanouissement de culture, sera en définitive plus civilisée et à la fois plus forte que ces nations où l'individu n'est qu'un instrument de l'Etat.

Le but de ma causerie ce soir était avant tout de vous offrir les félicitations de la partie de la population du Canada à laquelle les membres de la Société historique franco-américaine sont liés par leur origine, mais je crois que je devrais vous féliciter encore plus pour le bonheur que vous avez et qui est aussi le nôtre, de vivre sur ce continent américain où des groupes comme le vôtre peuvent en toute liberté grandir et se développer.

Puisse-t-il toujours en être ainsi et puisse la Société Historique franco-américaine mériter et recevoir longtemps des félicitations et des vœux de longue vie aussi sincères que ceux que je vous apporte ce soir."

Monsieur le docteur Ubalde Paquin, ancien président, remerciait le Très Honorable Premier Ministre, l'assurant de l'immense réconfort que l'âme franco-américaine recevait en cette circonstance. M. Lajoie avait donc raison d'écrire au sujet de cette visite :

"En consentant à faire le voyage d'Ottawa à Boston à seule fin de rendre visite aux Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, le très honorable M. Louis Saint-Laurent fait à notre élément un honneur comme les Francos en ont peu reçus par le passé.

Ceux qui connaissent les circonstances intimes de la venue chez nous de cet homme d'Etat distingué, savent qu'il se déplace exclusivement pour venir saluer le groupe de la Société Historique Franco-Américaine à l'occasion de la célébration de ses noces d'or, jeudi soir.

Cette reconnaissance pour ainsi dire officielle offerte à la Franco-Américanie, outre l'honneur insigne qu'elle comporte pour l'élément franco-américain, rend un service éminent à la cause — sans cesse poursuivie et non encore parachevée — de notre cohésion dans la loyauté à un héritage historique et ancestral comme peu d'éléments peuvent se vanter d'en posséder en terre américaine.

528

deux pays solidement respectueux de la souveraineté nationale de chacun.

C'est donc parce que nos deux pays vivent leur conception chrétienne de la liberté individuelle que des groupements comme le vôtre peut se développer sans entraves."

Vous continuez à parler le français aujourd'hui en terre américaine. Vous conservez les traditions et les croyances que vous avez apportées avec vous, parce qu'on sait que cette langue, ces traditions, cette foi sont des instruments de travail et de méditation plus appropriés à votre personnalité.

526

Par la réception enthousiaste que lui feront jeudi soir à l'hôtel Vendôme, des représentants de la Franco-Américanie du Maine au Connecticut, le premier ministre du Canada comprendra à quel point nos gens sont sensibles à la délicate pensée qu'il a eue pour ses cousins d'outre-quarante-cinquième. Il suffit d'une occasion comme celle-là pour faire comprendre aux Franco-Américains le respect et l'importance que, dans tous les milieux bien pensants, l'on attache à la survivance chez eux des traditions canadiennes et de la culture de France.

On n'a pas été sans remarquer que pareille faveur nous est faite relativement peu de temps après la venue à Boston, pour la première fois dans l'histoire de nos deux pays, d'un officier consulaire de race canadienne-française. Pour le rapport qui peut exister entre deux événements dont nos gens se félicitent sincèrement, nous donnons crédit à qui de droit."

A titre de président du Comité de la Survivance française en Amérique, l'abbé Adrien Verrette communiquait ensuite l'hommage suivant à la société jubilaire :

"Au nombre des hommages adressés à la Société Historique Franco-Américaine à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation, celui du Comité de la Survivance Française en Amérique veut être le plus empressé et sûrement le plus fraternel car il apporte les vœux et les salutations de six millions de frères en Amérique.

Ce message d'amitié, vous comprenez combien l'un des vôtres est heureux de vous le traduire au nom de cet important organisme international qui nous unit tous dans une si étroite communion de pensée et d'action. Cette coïncidence singulière fait aussi ressortir la profonde cordialité qui lie tous les coeurs français d'Amérique par dessus les frontières politiques qui les peuvent séparer.

C'est donc de la vieille capitale française, Québec, avec son historique sanctuaire de haut savoir Laval qui abrite le Comité de la Survivance, que vous arrive cet hommage baigné et enveloppé de l'affection de tous les tronçons de notre mystique culturelle. Oui, et c'est de Québec que jaillit aussi pour notre société jubilaire la plus sereine comme la plus interchangeable des attestations de notre âme française. Ce gage tombe dans nos coeurs comme un baume réconfortant dont seuls nous pouvons goûter toute la délectable saveur.

La présence à cette table jubilaire du Très Honorable Premier Ministre du Canada, l'un des nôtres par la Foi, la tradition et la langue n'est-elle pas une autre éclatante preuve de la solidarité qui unit des êtres à qui la Providence a confié le même idéal spirituel de vie pour rendre service aux deux grandes patries qui se partagent notre continent. Rares sont les organismes qui peuvent réclamer d'aussi éminents symboles de secourables échanges dans la poursuite de leur mission culturelle.

Les cinquante années écoulées de la Société Historique Franco-Américaine sont donc en définitive la proclamation éloquente de cette préoccupation de nous fournir à nous mêmes et à notre patrie américaine les plus utiles accents de cette civilisation incomparable que nos pères apportèrent du Québec et de la vieille France. Sur la liste des brillants ambassadeurs de la pensée française qui se sont succédés à la tribune de notre histoire, nous admirons une chaîne ininterrompue de féconds efforts venus de France et du Canada pour fortifier notre indéfectible souci de prolonger dans nos âmes cet inaliénable héritage des ancêtres. Quel groupe au sein de nos merveilleuses patries peut se glorifier d'avoir davantage contribué au rayonnement de ces valeurs spirituelles qui donnent la paix et l'idéal intellectuel aux hommes!

Dans son insondable sagesse, la Providence veille avec une tendresse toute maternelle sur ceux qui s'emploient à d'aussi nobles et généreuses tâches. Nous pouvons croire avec reconnaissance que cette heure jubilaire que nous célébrons avec tant d'éclat, est une forme de visible récompense pour tous ceux qui croient fermement à la bien-faisante influence de notre présence historique en Amérique et qui ont à coeur d'en perpétuer l'étincelant rayonnement de paix et d'humanisme chrétien.

Vos archives ont accumulé fidèlement les miettes vivantes de notre histoire pour indiquer les sillons parcourus. Vous avez noté la direction d'ensemble de nos oeuvres, enregistré les pulsations généreuses qui s'en détachent et peut-être fourni à certains de nos espoirs la sève vivifiante qui leur était nécessaire par votre enthousiasme et votre zèle autour du patrimoine commun. Votre travail a été plus qu'un enregistrement. Il a été souvent un véritable apostolat, un effort animateur tant il est vrai que l'histoire en racontant peut devenir aussi une puissance d'action et d'inspiration.

C'est tout ce magnifique et utile travail accompli depuis cinquante ans que le Comité de la Survivance veut proclamer à sa juste valeur et dans les fondateurs et dans les vaillants continuateurs de votre société. Pour traduire davantage sa joie et son admiration, il a voulu honorer l'un de vos principaux artisans en lui décernant les insignes de son Ordre de la Fidélité Française une distinction qui s'harmonise si bien avec votre dévouement à l'oeuvre précieuse de notre histoire.

Il y a douze ans, le docteur Ubalde Paquin, alors président de la Société Historique remettait à Mgr Camille Roy, président du Congrès de la Langue Française et par la suite président fondateur du Comité de la Survivance la grande plaque en or, la médaille de grand mérite de la société, à l'occasion de la collation des doctorats d'honneur aux principaux apôtres du congrès, dans la salle des promotions de l'Université Laval.

Aujourd'hui, c'est un autre président du Comité de la Survivance qui annonce au docteur Paquin que la plus haute distinction française

accordée en Amérique lui a été décernée. C'est plus qu'un geste de courtoisie mais bien un gage indiscutable de l'étroite collaboration qui unit ces deux grands organismes consacrés à nos intérêts culturels les plus chers. La remise solennelle de cette décoration si bien méritée se déroulera à Laval lors de la prochaine cérémonie de promotion de l'Ordre.

Enfin, longue vie et succès croissant à la Société Historique Franco-Américaine. Félicitations empressées à tous ses membres et à tous ses véritables ouvriers. C'est le voeu fraternel et bien sincère du Comité de la Survivance Française en Amérique."

En plus d'honorer deux de ses premiers membres, Me Henri Ledoux et M. Hector Belisle, la société avait encore à sa table, Mgr Olivier Maurault p. s., recteur de l'Université de Montréal et président de la Société Historique de Montréal, les juges Raoul Boudreau, Edouard Lampron, Alfred Chrétien et Emile Lemelin, les consuls Albert Chambon et Paul Beaulieu, M. Jules Massé et plusieurs autres personnages distingués.

Après avoir conféré le diplôme de membre d'honneur à l'illustre conférencier, Me Jalbert procédait au renouvellement du bureau de la société. M. Gilbert Chinard, président d'honneur; M. Pierre-Georges Roy et le docteur Antoine Dumouchel, vice-présidents d'honneur. L'abbé Adrien Verrette, président; Me Valmore Carignan, vice-président; le docteur Gabriel Nadeau, secrétaire; le docteur Roland Cartier, adjoint, M. Antoine Clément, trésorier. Le bureau compte en plus neuf conseillers.

Au lendemain de cette grande fête, M. Adolphe Robert se permettait le mot de la fin qui a bien sa place ici :

"La Société Historique franco-américaine a bien justifié son appellation en prenant l'initiative de deux événements qui passeront à l'histoire.

Elle a d'abord célébré le cinquantenaire de sa fondation.

Et à cette occasion, elle recevait, comme hôte d'honneur le Très Honorable Louis Saint-Laurent, Premier Ministre du Canada, accompagné de sa gracieuse épouse. C'est la première fois que le Chef du gouvernement canadien rend un si haut hommage aux Franco-Américains. Car c'était bien pour nous, et uniquement pour nous que l'illustre couple s'est déplacé. Cela les Franco-Américains ne l'oublieront pas.

Devant pareil discours, dans la bouche d'un homme qui occupe pareil rang et inspire pareil respect, il n'y a qu'un réflexe possible, celui de s'écrier :

Vive le Canada!

Vivent les Etats-Unis!"

En marge de ce cinquantenaire *Le Devoir* écrira :

“Nous ignorons si la Société se propose de dresser pour les années prochaines un programme particulier; mais nous souhaitons que la chose soit possible. Des publications comme *La Vie franco-américaine*, le travail de bénédictin auquel l'abbé Verrette donne tellement de son temps, montrent ce que l'on peut faire en fait d'histoire contemporaine. Une étude, comme celle qui vient de paraître, du Docteur Ulysse Forget sur l'onomastique franco-américaine éclaire des points d'histoire d'un vif intérêt.

En fait, il y aurait toute une série d'études à écrire sur l'histoire ancienne et récente des nôtres aux Etats-Unis. Des travaux qui ne manquent sûrement pas de valeur ont été faits déjà, mais il est trop évident que les domaines à explorer restent immenses.

Ces domaines sont très variés. Ils se rattachent à la plus vieille histoire des aïeux. Les Français ont couru tout ce continent. Ils en ont découvert une bonne partie. En Louisiane, ils ont tenu un rôle de premier rang. Dans l'Est et le Centre-Ouest, et jusque sur la Côte du Pacifique, en combien d'endroits n'ont-ils pas laissé la trace de leurs pas? Il y a plus d'un demi-siècle, Joseph Tassé consacrait aux Canadiens de l'Ouest un livre qui suscitait un très vif intérêt. Les revues américaines d'histoire régionale publient sur l'histoire des Français d'Amérique des articles abondants:

Mais ce n'est là qu'un aspect de l'histoire des nôtres outre-frontières. Il en est un autre qui concerne particulièrement les Etats de l'Est. Il y faudrait raconter les travaux — vraiment étonnants, si l'on songe au peu de ressources dont l'on disposait au début surtout — qu'on y a multipliés.

La matière est extrêmement riche. Il ne faut point la laisser disparaître. Car tous les documents risquent de se perdre: les documents écrits, qui sont à la merci d'un incendie ou de la négligence (on raconte de ce temps-ci, devant la commission d'enquête Massey, des choses lamentables); les documents vivants, que la mort vient prendre chaque jour.

On cause rarement avec un historien, avec un chercheur, sans qu'il regrette la disparition de cette double série de témoins. Ah! disent plusieurs, si j'y avais plus tôt pensé, que de pièces intéressantes j'aurais pu consulter, que de témoins j'aurais pu interroger!”

Chapitre XI

Concours de Français

On ne déploiera jamais trop de zèle autour de l'enseignement du français auprès de nos enfants. Voilà une tâche qui devrait sérieusement préoccuper parents, éducateurs et apôtres de notre survivance culturelle. On se plaint trop souvent de l'ambiance étrangère qui étouffe dans l'esprit de nos enfants le souci de parler français! Mais, que faisons-nous pour impressionner et convaincre ces enfants de la valeur de notre langue et des raisons tangibles de fierté qui nous engagent à la conserver comme un capital spirituel très important dans nos vies? Là, où l'effort de persuasion est tenté et répété, il porte toujours des fruits. Il est relativement facile d'émouvoir les coeurs de nos écoliers et de les entraîner dans ce travail. Cela demande certainement du dévouement, mais la cause en vaut bien toute la peine, si nous aidons ainsi à conserver, à ces chers enfants, une âme catholique et française qui ne déparera jamais leur parure américaine.

Parmi les moyens efficaces pour développer cet amour de notre langue chez nos écoliers, le concours et la récompense portent d'excellents résultats. Au cours de l'année, trois importants concours se sont déroulés à Fall-River, à Lewiston et à Manchester. Ils ont remporté de beaux succès et méritent de figurer dans notre grand album de famille.

C'est la SOCIÉTÉ DES CONCOURS DE FRANÇAIS, de Fall-River, qui continue à donner le plus bel exemple de persévérance dans ce travail. Elle clôturait brillamment son 19^e concours, le 15 mai, en l'auditorium de l'école Sainte-Anne. Ce fut au dire de plusieurs, l'un des plus beaux couronnements depuis les débuts. M. Albert Petit présidait la manifestation. Le R. P. Gérard St. Denis, o.p., prononça l'allocution sur "*Notre Jeunesse*" et M. Lucien SanSouci, directeur de la revue *Le Phare*, était l'orateur invité. M. Lajoie écrivit "qu'il y avait quelque chose d'électrisant dans la parole chaude et sincère de cet homme qui a véritablement foi en la cause franco-américaine, une foi qui s'est attestée par les sacrifices personnels les plus lourds." M. Bertrand Plante présenta l'orateur qui intitula son allocution "*L'Avenir des Franco-Américains*". Un programme de chant et de musique et un concours d'épellation précédèrent la proclamation des lauréats. Une assistance nombreuse et très intéressée réjouissait les concurrents.

Le grand concours comportait cette année un aspect spécial, soit un travail de composition sur "la localité de la province de Québec qui fut le berceau de la famille de chaque concurrent." Les trois gagnants furent Claire Mercier (Sainte-Anne), Lucille Lecours (Sainte-Anne) et Roger Lahoullière (Saint-Jean-Baptiste). Concours d'épellation:

Vincent Morrissette (Orphelinat Saint-Joseph) et Armand Fiola (Saint-Jean-Baptiste).

Trois épreuves préliminaires avaient été soutenues par les élèves des grades supérieurs des écoles de la ville, en janvier, février et mars. Les quatre premières excellences comportaient des bourses d'études aux académies Jésus-Marie et Dominicaine et à l'école supérieure Prévost. Les lauréats par ordre de mérite: Lorraine Dupire (Saint-Joseph), Armand Fiola (Saint-Jean-Baptiste), Vincent Morrissette, (Saint-Joseph), Constance Lacroix (Jésus-Marie), Dorothée Boudreau (Saint-Joseph), Roger Lemire (Saint-Jean-Baptiste), Gloriette Lévesque (Saint Sacrement), Jacqueline Fillion (Saint-Joseph), Wilbrod Rioux (Prévost), Claudette Parent (Saint Mathieu), Irène Lafontaine (Jésus-Marie), Maurice Cyr (Prévost), Gilles Deschênes (Saint-Joseph), Lorraine Gaudreau (Saint-Jean-Baptiste), Renée Saurette (Saint-Joseph). Et la liste se continuait.

Le succès grandissant de ces concours, l'intérêt que maîtres et parents y prennent, enfin le travail que les élèves eux-mêmes accomplissent sont des preuves épatantes, qu'il y a toujours moyen d'intéresser les écoliers à notre langue. L'exemple de Fall-River est tout à l'honneur de ces dévoués apôtres qui se succèdent à la direction de cette société, comprenant des compatriotes les plus distingués. Un hommage de profonde admiration, à M. Philippe-Armand Lajoie, qui apporte à ces concours une collaboration si intelligente et sincère avec une publicité considérable et toujours à point.

La LIGUE DES SOCIÉTÉS DE LANGUE FRANÇAISE DE LEWISTON-AUBURN terminait son concours d'épellation française, le 5 juin, dans une émission au poste WCOU. Louis Robert présidait et Guy Ladouceur avait la direction des opérations.

Plusieurs épreuves éliminatoires dans les différentes écoles franco-américaines des deux villes avaient fixé le nombre des finalistes dans l'ordre suivant: Jeanine Broleau de Saint-Louis, Anita Cloutier de Sainte-Famille, Dorothy Lapointe et Lionel Vaillancourt de Sainte-Marie, Pauline Gagnon de Saint-Pierre, Jacqueline Dozois de Sainte-Marie, Bertrand Mathieu et Jeanine Dionne de Sainte-Croix, Jacqueline Raymond de Saint-Pierre, Gérard Beaulieu de Saint-Louis, Marcel Tardif de Sainte-Marie, Pauline Nadeau de Saint-Louis, Sylvia Langlais de Sainte-Croix, Béatrice Paré de Saint-Pierre, Noëlla Soucy de Sainte-Famille.

L'INSTITUT CANADO-AMERICAIN, une filiale de l'Association Canado-Américaine de Manchester, dirigeait à son tour un concours historico-culturel, qui obtint un certain retentissement. Il s'adressait aux élèves des 7e et 8e des écoles primaires et aux élèves des écoles secondaires de la ville et des alentours. Plus de 400 écoliers y prenaient part. Le concours était dirigé par M. Paul Gingras, directeur de Radio-Journal, au poste WFEA, avec la collaboration du

journal, l'Avenir National. Il débutait sur les ondes, le 6 février. Il comportait six séries de cinq questions sur l'histoire française en Amérique. Il se terminait par une épreuve orale avec un groupe additionnel de 20 questions formant un total de 50. Chaque semaine les concurrents déposaient les réponses aux questions de la série auprès du directeur du concours. Les trois juges étaient MM. Eugène Tougas, Charles Robitaille et Laurent Galarneau.

La proclamation des lauréats eut lieu, à la suite de l'épreuve, à la salle Sainte-Cécile de Manchester, le 22 avril. L'abbé Adrien Verrette, président de l'Institut présidait et M. Paul Gingras dirigeait les exercices. Au nombre des invités se trouvaient les abbés Gilles Simard, Paul Vadeboncoeur et Robert Larouche et MM. Adolphe Robert et Wilfrid Mathieu. Maîtres, parents et amis de l'éducation assistaient avec un enthousiasme très visible. La petite chorale de l'école Saint Augustin exécutait les chants sous la direction de l'abbé Larouche.

Après la distribution des prix, l'abbé Verrette ajoutait dans son allocution les considérations suivantes :

“L'Institut Canado-Américain est heureux de féliciter les écoliers qui ont voulu prendre part à cet intéressant concours historico-culturel qui se termine ce soir. A tous ceux qui se sont prêtés au succès qui couronne cette fête, institutrices, juges du concours, bienfaiteurs, parents et directeur de Radio-Journal, nos sincères remerciements.

Tous, nous voyons plus qu'une simple gymnastique de mémoire dans cette entreprise, mais plutôt une belle leçon qui atteste l'intérêt que peuvent apporter nos enfants à l'oeuvre de notre survie culturelle, si seulement nous savons leur faire aimer la beauté et la valeur de cet héritage qui est le nôtre en terre américaine.

Aux centaines de petits compatriotes qui se sont penchés sur notre histoire pour compter, connaître, définir et énumérer l'imposante liste de nos oeuvres, nous voulons exprimer notre joie profonde et notre gratitude. Combien ils nous réconfortent. En cette année du centenaire de la franco-américanie, les cent ans au moins de notre participation comme groupe à la vie américaine, il nous est particulièrement consolant de constater que le travail des fondateurs n'a pas été en vain et que des milliers de leurs continuateurs, après quatre et cinq générations nées ici au pays portent encore fièrement dans leur coeur et sur leurs lèvres les accents de la vie française, sans pour cela infirmer le moindrement leur absolue loyauté à la patrie. C'est donc un geste qui console véritablement et qui doit nous incliner tous à l'espérance et à une action pratique.

Tous les concurrents, ce soir, sont de véritables lauréats, même s'ils ne retournent pas avec le prix convoité, car ils quittent avec l'assurance d'avoir réjoui leurs parents et leurs aînés. Ils ont donné

à toute notre jeunesse une belle leçon de fierté. Ils sont des documents vivants de notre vie franco-américaine.

Avec vérité, pouvons-nous dire que ce concours est une participation pratique au grand centenaire qui se déroulera, en mai prochain, à Worcester sous l'instigation du Comité d'Orientation franco-américaine et sur l'invitation de la Fédération des Sociétés F.-A. du Comté de Worcester. C'est là que dans la plus intime fraternité et dans la plus sereine entente, les grandes assises franco-américaines se tiendront pour faire le point après plus de cent ans de labeurs, pour décider ensemble comment demain, nous pourrons davantage être utiles à l'Eglise et à la patrie tout en conservant toujours nos visages et nos âmes françaises.

Combien l'Association Canado-Américaine se réjouit à son tour ce soir. Car au fond, c'est bien elle qui est responsable de notre joie. Sans elle l'Institut Canado-Américain n'existerait pas. A la vérité elle en est l'auteur et le propriétaire. Dans les belles salles de son immeuble sont logés tous les trésors historiques, les manuscrits, les incunables et les milliers de volumes depuis la collection Lambert qui font de cette "*Bibliothèque Nationale des Franco-Américains*" le plus important centre d'information que nous possédons au pays. Et l'Institut veut mettre toutes ces valeurs au service des nôtres et des chercheurs. C'est pourquoi la Commission des Archives de l'Association Canado-Américaine qui a la direction de l'Institut a raison de multiplier toutes ces intéressantes initiatives, concours, conférences, expositions et échanges afin de développer un vif intérêt autour de notre capital historique et culturel.

Ce travail, nous voulons le continuer avec ardeur afin de préparer nos petits compatriotes sérieusement en incrustant dans leur coeur le souci de conserver leur vie propre. Ils seront demain à la relève. Nous les voulons fiers de leurs origines et déterminés à rester eux-mêmes. Voilà bien un idéal que nous avons droit de chérir et de poursuivre.

Dans ce magnifique travail qui doit nécessairement rapprocher les âmes de Dieu, nous voulons précisément obtenir l'appui du Ciel par l'intercession de Ste-Thérèse de l'Enfant Jésus, la protectrice des petits peuples, en invitant nos enfants, leurs maîtresses et parents à se joindre à la grande "*croisade de prières*" inaugurée partout en Nouvelle-Angleterre et qui consiste à réciter chaque jour pour le Pater et l'Ave, au foyer, à l'école et à l'église pour la conservation et le rayonnement de nos oeuvres catholiques et franco-américaines.

Puissent les généreux efforts que nous voulons multiplier dans cette noble et pacifique poursuite, nous rendre tous solidaires et conscients de l'incomparable mission d'apostolat religieux et social que nous ont légué nos devanciers et les milliers de nos frères qui ont donné

leur vie pour la patrie, à savoir de garder toujours haut et vivant le flambeau de notre héritage culturel au sein de la patrie.

Voilà pourquoi ce concours revêt dans les circonstances une si grande valeur. Voilà aussi pourquoi vos prêtres, qui vous aiment si tendrement, éprouvent tant de légitime satisfaction à se dépenser auprès de vous, chers petits compatriotes. Ils veulent conserver à vos âmes la saveur exquise et si profondément catholique de votre culture française. Que cette fête soit une nouvelle preuve tant de fois répétée, qu'aussi longtemps que nous voudrions travailler à faire germer dans l'âme de nos compatriotes et de leurs enfants ces valeurs spirituelles que la Providence y a déposées, nous les inclinerons à devenir de véritables enfants de Dieu."

Dans l'ordre de mérite les lauréats étaient les suivants: Lorette Soucy (Secondaire Sainte-Marie), Paul Parent (Secondaire Saint-Antoine), Donald Martineau (Sainte-Marie), Gilles Genest (Saint-Augustin), Jeanne d'Arc Martel (Saint-Vincent-de-Paul), Robert Lavoie (Saint-Vincent-de-Paul), Lucille Valois (Saint-Vincent-de-Paul), Claire Morin (Sainte-Marie), Raymond Bernier (Saint-Vincent-de-Paul), Raymond Martineau (Saint-Vincent-de-Paul), Constance Béliveau (Saint-Vincent-de-Paul), Dolorès Hamel (Saint-Vincent-de-Paul), Shirley Car (Saint-Augustin), Charles Desruisseaux (Sainte-Marie), Roland Simard (Saint-Vincent-de-Paul), Doris Roy (Saint-Vincent-de-Paul), Liliane Raymond (Saint-Augustin), Wilfrid Fortin (Saint-Augustin), Muriel Dery (Saint-Augustin), Constance Bernier (Saint-Vincent-de-Paul), Jeanine Provost (Saint-Augustin), Rose-Marie Camirand (Saint-Augustin), Alberta Brouillard (Sainte-Marie), Marguerite Roy (Saint-Edmond), Muriel Provost (Saint-Augustin), Shirley L'Heureux (Saint-Augustin), Jeannette Gagnon (Saint-Augustin), Diane Denoncourt (Saint-Augustin), Annette Daneault (Sainte-Marie), Thérèse Bouchard (Saint-Augustin), Théodore St. Onge (Saint-Edmond), Pearl Provencher (Saint-Edmond), Pauline Mailhot (Saint-Edmond), Esther Grimard (Saint-Edmond), et Robert Dugas (Saint-Edmond).

Le concours avait attiré une certaine attention. Dans *Le Devoir*, M. Omer Héroux lui consacrait un article qui ne manque pas d'intérêt.

"Un Institut et un concours qui donnent à penser"

Un centre de renseignements et d'action précieux à consulter,
avec lequel on peut nouer d'utiles et nombreuses relations —
Un concours qui familiarisera les jeunes Franco-Américains
avec la vie actuelle et ancienne de leur race

Travail en profondeur

Connaissez-vous l'Institut Canado-Américain?

Il y a gros à parier que nombre de lecteurs, pour donner à ce point d'interrogation une réponse loyale seraient contraints, comme c'eût été notre cas voici quelques semaines de dire *non*.

Pour ceux qui seraient aussi peu informés que nous l'étions alors, nous transcrivons donc cette note de l'Avenir National de Manchester, au New-Hampshire: "L'Institut Canado-Américain est le centre par excellence, d'information franco-américaine en Nouvelle-Angleterre. Organisé en 1944, il est une filiale de la grande mutuelle, l'Association Canado-Américaine. Il est donc administré par la Commission des Archives de cette société. Il a sous sa garde la plus riche et la plus importante bibliothèque française au pays, comprenant plusieurs milliers de volumes, des collections précieuses et rares, des imprimés, manuscrits, peintures, sculptures et autres pièces se rapportant à notre histoire. Les salles de l'Institut sont dans l'immeuble de l'Association Canado-Américaine, 52 rue Concord, Manchester. L'Institut s'occupe encore des relations culturelles de nos compatriotes et se prête à de nombreuses initiatives d'action sociale, concours, manifestations, réceptions et conférences, dans le but de mieux faire connaître et apprécier la valeur et le rayonnement de la vie franco-américaine aux Etats-Unis".

Le programme, on le voit, est très large. La qualité des membres de la Commission qui le dirige suffirait à attester qu'il sera fructueusement exécuté.

Nous n'en voulons donner comme exemple pour aujourd'hui que le concours qui s'achève en ce moment sous le patronage de l'Institut, avec la collaboration de Radio-Journal (poste WFEA, de Manchester), que dirige M. Paul Gingras.

Ce concours, qui s'adresse aux élèves des écoles secondaires et primaires (grades 7 et 8), a pour but particulier d'intéresser à l'histoire de leur groupe les écoliers franco-américains, de développer chez eux le souci de leur conservation culturelle. Des récompenses qui en valent vraiment la peine seront attribuées aux vainqueurs: un premier prix de \$50.00, deux de \$25.00, trois de \$15.00, quatre de \$10.00, plus dix séries des Gloires Nationales, chacune comprenant quinze brochures illustrées, grand format, dix dictionnaires illustrés (petit Larousse), et dix exemplaires du Mémorial de l'Association Canado-Américaine, de M. Adolphe Robert.

Le programme comprend, réparties en six séries, trente questions écrites, plus un certain nombre de questions orales. On l'a visiblement établi de façon à obliger les concurrents à se familiariser, non seulement avec l'histoire ancienne de leur race, mais avec l'histoire particulière et récente de leur groupe.

C'est ainsi que le 6 février, on leur demandait de dire d'où venaient les pionniers de la Nouvelle-France, de nommer les premières villes fondées en Nouvelle-France, ainsi que les saints du Canada, de désigner

quatre gloires religieuses du Canada français et quatre femmes célèbres de la Nouvelle-France. On les invitait ensuite à dire ce qu'étaient les Relations des Jésuites, où l'on peut trouver les originaux de ces documents.

Le dimanche suivant, on demandait aux candidats de préciser pourquoi les Franco-Américains doivent apprendre l'histoire du Canada, et ce que devint, après la défaite de Montcalm et de Lévis, la Nouvelle-France; on leur demandait pareillement de nommer trois grands explorateurs qui partirent de la Nouvelle-France pour découvrir en Amérique des régions nouvelles, ce qui, naturellement, devait les obliger à prendre une vue d'ensemble de la pénétration française dans notre continent. On les invitait ensuite à nommer les diverses provinces du Canada, à dire quel est le premier ministre de notre pays, à désigner trois de nos universités françaises, six de nos collèges classiques, trois de nos journaux et de nos revues de langue française.

Voilà pour le pays de leurs aïeux. Dès le 20 février, on plongeait en pleine vie, en pleine matière franco-américaine. On demandait, par exemple, aux concurrents, d'indiquer la différence entre le Canadien-français et le Franco-Américain,, de dire quels liens les unissent, d'où viennent les Franco-Américains, pourquoi ils doivent être fiers de leurs ancêtres, conserver leur langue et leurs traditions.

On leur posait ensuite un certain nombre de questions qui mordent dans le vif des problèmes actuels: Le Franco-Américain est-il un véritable Américain parce qu'il a l'avantage de posséder deux langues et deux cultures? Combien de Franco-Américains ont participé à la deuxième guerre mondiale? Quelle fut la campagne des frétteurs chez les Franco-Américains? Quel fut le montant de la souscription (il a dépassé, paraît-il, les douze millions et demi)? Nommez trois frétteurs franco-américains?

Le 27 février, on serrait de plus près encore le fait franco-américain. Voyez plutôt cette série de questions: Combien de Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre? en quels Etats sont-ils établis? Combien de paroisses franco-américaines dans le New-Hampshire? Combien d'écoles bilingues primaires à Manchester? L'on ajoutait: Nommez trois écoles secondaires franco-américaines, un hôpital, une banque, un journal, un orphelinat? L'on concluait sur ce point d'interrogation: Pourquoi le journal français est-il nécessaire aux Franco-Américains? ajoutant: Nommez quatre journaux français et deux revues publiés dans le New-Hampshire?

Le 6 mars, on était encore en pleine matière franco-américaine. On invitait les concurrents à nommer trois grandes sociétés mutuelles d'assurance qui font affaires dans le New-Hampshire, à donner des indications précises sur le nombre des membres de l'Association canado-américaine, sur ses oeuvres principales, à dire pourquoi les Franco-Américains doivent l'appuyer. On leur demandait de nommer trois

clubs ou cercles franco-américains de Manchester et cinq commerces qui y sont dirigés par des Franco-Américains, de désigner les Franco-Américains du New-Hampshire qui ont détenu d'importants postes publics, de désigner en plus cinq rues de leur localité qui portent des noms bien français.

Enfin le dimanche, 11 mars, on invitait les candidats à préciser ce que représentent le Comité de la Survivance française en Amérique et le Comité d'Orientation franco-américaine, à nommer trois écrivains franco-américains, à dire quelle est la fête patronale des Franco-Américains, pourquoi on la célèbre, à dire aussi ce qu'est l'Institut Canado-Américain, et naturellement ce qu'ils pensent de l'émission de Radio-Journal.

A ces trente questions écrites, le programme ajoutait, pour le concours oral, une vingtaine d'autres points d'interrogation qui couvrent en réalité une soixantaine de sujets.

On demandait, par exemple, aux concurrents de nommer trois communautés de religieux franco-américains exerçant leur ministère dans le New-Hampshire, de désigner les fondateurs de plusieurs des paroisses franco-américaines de l'Etat, d'indiquer les endroits du New-Hampshire où une demi-douzaine de communautés enseignantes dirigent des écoles paroissiales, etc., de dire qui furent Mgr de Goesbriand et Mgr Guertin, de donner le nom du fondateur de leur propre paroisse, de rappeler le souvenir de Ferdinand Gagnon et de son oeuvre, de dire combien il y a de journaux français en Nouvelle-Angleterre, combien de caisses populaires, combien de clubs et de cercles franco-américains, etc., de nommer cinq grands centres franco-américains, d'indiquer la plus importante ville franco-américaine des Etats de l'Est, etc.

On voit que tout a été calculé de façon à obliger les candidats à bien se rendre compte des réalités actuelles et anciennes, à se faire une juste idée de leur peuple et de son histoire.

Cette analyse, qu'il a fallu abréger, du programme sur lequel travaillent actuellement les jeunes écoliers de la Nouvelle-Angleterre peut se passer de commentaire.

Disons simplement qu'elle illustre le sérieux avec lequel on s'efforce d'inciter ces jeunes gens à bien connaître, si l'on peut dire, leur histoire de famille.

Elle fera peut-être surgir dans l'esprit de quelques-uns des nôtres qui n'habitent point la Nouvelle-Angleterre cette idée que l'exemple que posent ainsi nos cousins d'outre-quarante-cinquième pourrait être fructueusement suivi en plus d'un autre endroit.

On voit tout de suite ce qu'il pourrait donner.

On trouvera avantage aussi à se rappeler le nom et l'adresse de l'Institut Canado-Américain.

CONCOURS DE FRANÇAIS-LAUREATS

C'est évidemment l'un des endroits où l'on aura le plus de chances d'obtenir sur la vie des nôtres aux Etats-Unis le maximum de renseignements possible.

Avec l'Institut pourront se nouer en même temps, et sur les terrains les plus variés, de fortes et utiles relations."

* * *

L'UNION SAINT-JEAN-BAPTISTE D'AMERIQUE, pour la sixième fois, distribuait dans les écoles son prix "Excellence en Français". Cette récompense est très appréciée. Le secrétariat de la société préparait le communiqué suivant au sujet du prix 1949:

"L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, de nouveau cette année et pour la sixième fois, décernera une médaille de bronze comme prix d'excellence en français dans les écoles franco-américaines.

Cette récompense est offerte à plus de 250 écoles paroissiales bilingues de la Nouvelle-Angleterre et de l'Etat du New-York, pour distribution aux exercices de fin d'année, en juin prochain.

La médaille de 1949 est frappée à l'effigie du deuxième secrétaire général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, Elie Vézina. En rappelant la puissante personnalité de Vézina, les officiers généraux de la Société ont voulu attirer l'attention de la jeune génération sur un homme qui fut pendant de longues années l'âme de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et qu'on a surnommé l'apôtre du français dans les écoles paroissiales. On sait que, d'une façon générale, Elie Vézina s'occupa avec un amour vraiment paternel de tout ce qui avait trait à la formation de la jeunesse.

Cette médaille, prix d'excellence en français de 1949, est de belle facture artistique et représentera un précieux souvenir pour les enfants qui la mériteront. Elle mesure deux pouces et trois quarts de diamètre. Au centre, entouré de la mention "Prix d'excellence en français", on voit les traits vigoureux d'Elie Vézina, reproduits d'après une photographie de l'âge mûr. De chaque côté du visage, au-dessus d'un double rameau de feuilles d'érable et de laurier, sont inscrits le nom "Elie Vézina" et les millésimes "1869-1942", dates de la naissance et de la mort de ce distingué chef de race franco-américain. Le demi-cercle inférieur contient les titres "Deuxième secrétaire général" et "L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique". Au revers, sous le sceau de la Société, un espace libre permettra de graver le nom de l'élève auquel cette médaille sera destinée, ainsi que les noms de son école paroissiale et de sa localité.

Dans sa livraison du mois d'août, L'Union, bulletin de la société, publiait la liste des 272 lauréats et rappelait que depuis 1942, les médailles avaient porté l'effigie des principaux officiers et ouvriers de la société, tous disparus, MM. Edouard Cadieux, Félix Gatineau, Adélarde Caron, Philias Jalbert, ptre et Elie Vézina.

Un autre genre de concours fut l'intéressant débat oratoire, organisé par les élèves de Biddeford, Maine, le 2 juin. Mlle Hélène

Thivierge avait préparé les détails du programme et du concours avec l'aide des maîtres, maîtresses et élèves. On avait voulu en faire un peu le prolongement des fêtes du centenaire. Un programme musical avait permis aux élèves des diverses écoles de fournir leur part. Le sujet du débat était "*L'existence de la littérature franco-américaine*". Prenaient part Rachel Gagné, Denise Paquet, Albert Lefebvre et Raymond Simonneau. M. Louis Philippe Belair présidait et M. le consul Albert Chambon, le R. P. Guillaume o.f.m. et M. Adolphe Robert portaient la parole. La soirée remporta un brillant succès et sema un nouvel intérêt dans les jeunes esprits au sujet de notre culture française.

Chapitre XIII

Dans nos paroisses

Sous cette rubrique, il est fait mention seulement des oeuvres paroissiales et éducatives, qui, au cours de l'année, ont donné lieu à des manifestations particulières. Il ne serait pas possible de faire ici le relevé des centaines de nos institutions.

La situation de nos oeuvres de religion et d'éducation, dans son ensemble, offre toujours un tableau satisfaisant. Nos institutions, cependant, subissent constamment la pression de l'influence étrangère à nos aspirations culturelles. Il faudrait être aveugle pour ne pas noter les gestes que multiplient certains personnages pour diminuer et miner graduellement le climat français de nos oeuvres. Souvent, hélas, ce travail malheureux est fait par les nôtres, prêtres, religieux et religieuses qui espèrent ainsi être mieux récompensés par les autorités supérieures ou encore obtenir plus facilement une plus grande sécurité ou un avancement convoité.

Heureusement, la plupart de nos chefs sont encore sincères dans le travail, ce qui porte à espérer malgré les défaillances. Certaines manifestations de l'année ont accusé une belle vitalité au sein de plusieurs de ces institutions. Il faut s'en réjouir et continuer partout à travailler avec charité, à la conservation de toutes ces belles institutions, qui ont été édifiées au prix d'une croyance profonde dans la valeur de notre héritage culturel en terre américaine.

Notre-Dame des Canadiens (Worcester). Au lendemain du centenaire, soit le 25 septembre, la paroisse Notre-Dame de Worcester célébrait ses 80 ans, l'une de nos plus anciennes fondations. En effet, ce fut l'abbé Jean-Baptiste Primeau qui fut officiellement le fondateur de cette paroisse, le 19 septembre 1869. Une première église avait été construite en 1852, Ste-Anne, par l'abbé Charles-Edouard Migneault, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'hôtel Sheraton (ancien Bancroft). Le petit nombre de fidèles n'avait pas permis à l'oeuvre de se développer. Elle était demeurée une desserte de la paroisse St. John jusqu'à l'arrivée de l'abbé Primeau.

Notre-Dame fut le théâtre de nombreuses manifestations franco-américaines au cours de son histoire. Conventions, congrès, fêtes patronales en plus de ses anniversaires et fêtes. L'église actuelle, l'un de nos beaux temples fut érigée par Mgr Grenier. C'est sur un pan de son portique que fut fixé le bronze du mémorial du centenaire, le 29 mai.

Les pasteurs de Notre-Dame furent les suivants: J. B. Primeau de 1869-1882; Joseph Brouillette de 1883-1904; Mgr Louis Grenier de 1904-1939; Albert Tessier de 1939-1944 et l'abbé Georges Trottier depuis 1944.

Notre-Dame de Lourdes, Fall-River, Mass.

L'une de nos paroisses aînées, Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, célébrait ses 75 ans avec éclat le 2 octobre. L'évêque du diocèse assistait à la messe jubilaire célébrée par le curé Alfred Bonneau, assisté des abbés Stanislas Goyette et Omer Lussier. Le curé Louis Prévost de la paroisse Saint-Louis de France de Swansea prononçait le sermon. La chorale de l'école Prévost était sous la direction de l'organiste Dominateur Plante. Des centaines de paroissiens assistaient au banquet jubilaire, présidé par M. François Perron. S. H. le maire, M. Hector Ballerfi, l'abbé Alphonse Gauthier et le curé Bonneau portaient la parole. A une séance paroissiale, l'abbé Anatole Desmarais, curé de South Attleboro, agissait comme maître des cérémonies.

A l'occasion du jubilé, le comité publiait un intéressant album historique. On y lit que l'abbé Pierre Jean-Baptiste Bédard fondait la paroisse en juillet 1874 et célébrait la première messe dans une maison située au numéro 308 rue Flint. Les Soeurs de Jésus-Marie de Sillery, Québec arrivaient en 1876 pour leur première mission aux Etats-Unis. Le deuxième curé, M. Laflamme ne fera que passer et le véritable créateur Mgr Jean-Alfred Prévost arrive en octobre 1888. Il sera remplacé le 7 juin 1926 par Mgr Louis-Damase Robert. Puis l'abbé Philias Jalbert deviendra cinquième curé en 1945 pour être remplacé par l'abbé Alfred Bonneau le 9 janvier 1947.

Avec son superbe emplacement, église imposante, école, couvent, académie, école supérieure, orphelinat et cimetière, Notre-Dame est l'une de nos plus solides et prospères paroisses en Nouvelle-Angleterre. Ses oeuvres multiples, ses vocations nombreuses et son grand esprit de foi et de générosité lui ont toujours conféré le titre de la paroisse franco-américaine par excellence.

Saint-Roch de Fall-River (1899-1949). La sixième paroisse franco-américaine de Fall-River par l'âge célébrait son cinquantenaire par des belles fêtes, le 9 octobre. Un album souvenir, publié dans les ateliers de L'Indépendant racontait l'histoire de cette paroisse. L'abbé Adrien Gauthier, curé, célébrait la messe jubilaire et le R. P. Fernand Rivard, o.m.i., prononçait le sermon. La chorale était dirigée par M. Philippe Armand Lajoie avec le concours de M. Wilfrid Belisle, organiste.

La fête des enfants se déroulait le mardi suivant avec messe, déjeuner et séance sous la direction des Soeurs Saint-Joseph de le Puy, dont la maison provinciale est fixée dans la paroisse Saint-Sacrement. Le grand banquet du jubilé réunissait plus de 700 convives au Manège Militaire. On y célébra les fastes paroissiaux et plusieurs orateurs évoquèrent les dévouements passés.

Fondée le 23 avril 1899 par l'abbé Théodule Giguère qui y érigea les édifices paroissiaux, Saint-Roch connut encore le zèle des curés Damase Robert de 1916-26; Charles Clerk de 1927-1933; Philias Jal-

bert de 1933-1937 et Adrien Gauthier depuis 1937. En plus de ses sociétés vivantes, la paroisse compte également une caisse populaire.

Saint-André de Biddeford, Maine (1899-1949). C'est par un double jubilé que cette paroisse célébrait, les 23-25 octobre, le cinquante-naire de sa fondation et le jubilé d'or de son distingué curé, Mgr Arthur Decary P. D. Détachement de la paroisse Saint-Joseph, durant les premières années, l'abbé Pierre-Emmanuel Dupont, curé, qui l'avait favorisée, la paroisse Saint-André fut desservie par la paroisse-mère. Ce fut en 1899, qu'elle reçut son curé fondateur, l'abbé Louis Bergeron qui l'administra durant près de 20 ans.

Louis Bergeron était originaire des Trois-Rivières, Québec, où il naquit le 9 avril 1859, fils de Louis Bergeron, négociant et de Julie Lemyre. Après ses études au Séminaire Saint-Joseph des Trois-Rivières, où il professa, il fut ordonné le 22 juin 1884 par Mgr Laflèche. Il continue dans l'enseignement pendant 3 ans pour se rendre ensuite dans le Maine où un grand besoin de prêtres de langue française se manifestait. Il avait été invité par l'abbé Dupont et pendant trois ans il fut vicaire de la paroisse Saint-Joseph. Le 15 janvier 1890, il est nommé curé fondateur de la paroisse Coeur Immaculé de Marie à Fairfield. Le 30 novembre 1899, il viendra organiser la paroisse Saint-André de Biddeford, comme curé fondateur. Il y construit l'église, l'école, le couvent qu'il place sous la direction des Soeurs de la Présentation de Marie en 1904.

Ce fut l'abbé Arthur Decary, qui lui succéda, après sa mort survenue le 22 mai 1919. L'abbé Bergeron avait laissé le souvenir d'un pasteur très généreux et entreprenant. Pendant 30 ans, son successeur continua cette oeuvre en la développant, lui ajoutant une école secondaire, un cercle Saint-André pour les jeunes, les cercles Lacordaire et la bibliothèque, etc. Il invitera les Frères du Sacré-Coeur pour diriger l'école des garçons. Puis il favorisera ensuite l'ouverture du pensionnat Stella Maris, la Maison Saint-André, l'Académie Marie-Joseph et le nouvel hôpital Notre-Dame. Et ce sera encore l'agrandissement des édifices, la construction de nouvelles écoles, l'aménagement de l'église avec cloches, verrières, salle-auditorium, etc. Tout cela pour faire de la paroisse une vivante cellule de vie catholique et franco-américaine.

Les vocations y seront nombreuses et les sociétés se maintiendront très vivantes, voir la cour Decary de l'Association Canado-Américaine qui compte plus de 2,200 membres. A l'occasion des fêtes, un album souvenir résumait avec illustrations les progrès depuis la fondation.

Les fêtes jubilaires comportaient une messe solennelle d'actions de grâces, le 23 octobre, célébrée par Mgr Arthur Decary p. d., assisté des RR. PP. Joseph Decary, c.s.c., et Raoul Fecteur, p.s.s. L'abbé Adrien Palardy prononçait le sermon et la chorale était sous la direction de l'abbé Edmond Cloutier avec Mme Laura Lauzon-Proulx à l'orgue. Un banquet jubilaire réunissait ensuite les paroissiens et une séance

préparée par les Soeurs de la Présentation exécutait la cantate "*Sept fois le jour, j'ai loué le Seigneur*". La messe du jubilé de Mgr Decary avait lieu le lendemain. Il était assisté des abbés Emmanuel Grondin et Gaston Auger. Le clergé était ensuite accueilli à un dîner intime. Ce fut, à la vérité, une splendide manifestation de piété et de reconnaissance. Enfin, le mardi matin, ce fut le souvenir des disparus dont la mémoire reste toujours vivante dans les murs de cette magnifique paroisse qui compte plus de 6,000 paroissiens dont un millier d'enfants dans les écoles. Voilà une des belles chrétientés franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre qui mérite les hommages et l'admiration de tous ceux que préoccupe notre rayonnement commun.

Saint-Antoine de Manchester (1899-1949). Ce fut un autre beau jour dans la vie franco-américaine de Manchester, lorsque la paroisse Saint-Antoine de Padoue célébrait son cinquantenaire, le 9 octobre. La quatrième des huit paroisses de cette ville, Saint-Antoine compte plus de 1,275 familles et se donne la distinction de posséder son école secondaire.

S. E. Mgr Joseph Bonhomme, o.m.i., ancien évêque au Basutoland célébrait la messe pontificale, en plein air, sur le terrain paroissial. Il était assisté des abbés Paul Desaulniers, Joseph Leclerc, Edouard Lesard, Elphège Bussière, Léo St. Pierre et Arthur Glaude. L'abbé Alfred Dumas donnait le sermon et Wilfrid Bonenfant dirigeait la chorale.

Dans la soirée, près de 500 paroissiens assistaient au banquet du jubilé, dans la salle Sainte-Cécile. L'abbé Victor Dagenais présidait. S. E. Mgr Joseph Bonhomme, Mgr Edgar Larochelle p.m.e., S. H. le maire Josaphat Benoit, les abbés Alfred Constant, Arthur Glaude, Léo St. Pierre et Adrien Verrette portaient la parole. Le docteur Ovide Lamontagne, président des fêtes paroissiales, souhaitait la bienvenue et M. Pierre Charron offrait l'hommage des fondateurs et des paroissiens.

Dans son allocution, l'abbé Verrette soulignait particulièrement l'influence de la paroisse au milieu de notre peuple. "La paroisse franco-américaine a été le salut de notre survivance en Nouvelle-Angleterre. Il faut remercier nos devanciers de l'avoir établie pour nous et surtout d'y être demeurés si fidèlement attachés. La paroisse a plongé dans nos âmes de si profondes racines qu'elle a marqué nos existences chrétiennes de leur meilleur ferment. Il est encore et toujours vrai que nos meilleurs compatriotes, les plus distingués comme les plus fervents sont ceux qui demeurent fidèles à leur paroisse.

"Nos plus belles oeuvres, nous les devons au dévouement, à la générosité inlassable et à la fidélité de nos foyers groupés à l'ombre du clocher paroissial. S'il fallait désigner le joyau de nos trésors religieux, le choix se ferait unanime autour de la paroisse. Il nous importe donc de conserver à nos paroisses leur magnifique esprit, cet esprit qui ne fait pas abstraction de la collectivité diocésaine ou même universelle

de l'Eglise mais qui situe et anime toutes les activités religieuses et sociales nécessaires à la bonne administration de la paroisse.

"C'est parce que nous avons fondé des paroisses animées du meilleur esprit religieux, qu'il nous a été possible, de multiplier nos oeuvres dans tous les domaines. Sans cette formule, il aurait été très difficile de grouper les nôtres pour leur communiquer cet idéal de vie chrétienne qui nous est propre et qui correspond au climat naturel de nos âmes françaises.

"Remercions le Ciel de nous avoir si visiblement favorisés dans la multiplication de nos paroisses et demandons lui de nous continuer cette grande faveur. Car pour nous, Franco-Américains, nos paroisses demeureront toujours les meilleurs foyers de vertu pour nous préparer aux destinées de l'éternité.

"Nos belles années de ministère au sein de cette paroisse jubilaire, nous ont démontré combien sont vraies ces considérations et combien les foyers d'une paroisse sont heureux, lorsqu'un pareil esprit anime toutes les familles. Saint-Antoine de Manchester est l'un de ces beaux exemples de fidélité paroissiale, où la piété, la générosité et la bonne entente ont forgé entre les foyers des liens qui ont sûrement aidé à préserver les âmes contre les dangers du siècle.

"Vos pasteurs ont été dans ce travail de véritables apôtres. Il vous appartient de continuer dans cette voie. Ayez à coeur de communiquer à vos chers enfants le même attachement que vous avez toujours jalousement accordé à votre paroisse. Que le Seigneur suscite de nouveaux serviteurs au milieu de vous. Car il faudra que Saint-Antoine demeure demain et toujours ce symbole vivant de fidélité à nos plus chères traditions catholiques et françaises au sein de cette belle ville de Manchester."

Un album souvenir illustré, publié à l'occasion des fêtes, rappelait la mémoire des curés depuis le fondateur Denis Ling de 1899-1900, S. E. Mgr Georges-Albert Guertin de 1900-1907, Mgr Louis-Joseph-Antoine Doucet p.d., de 1907-1934, Paul Desaulniers V.F., de 1934-1945 et Alfred Constant D.D., depuis 1945. La paroisse compte de nombreuses vocations. Les Soeurs de Ste-Croix dirigent les écoles primaire et secondaire depuis 1904. L'Ecole Secondaire Saint-Antoine fut inaugurée en 1934 par l'abbé Desaulniers. Saint-Antoine s'est aussi constitué le sanctuaire de la dévotion des mardis en l'honneur du grand thaumaturge de Padoue. La paroisse porte ses espérances maintenant vers l'érection d'un nouveau temple. Il ne ferait que compléter le bonheur des familles et la reconnaissance de tous les dévots de St-Antoine de Padoue.

Saint-Joseph de Salem. Après 35 années d'attente, les paroissiens de Saint-Joseph de Salem, Massachusetts avaient la consolation d'assister à la bénédiction de la pierre angulaire de leur nouveau temple, dimanche le 15 mai. S. E. Mgr l'auxiliaire de Boston présidait avec le

concours de plusieurs milliers de personnes. On déposa dans la pierre une boîte contenant plusieurs documents. L'abbé Arthur Mercier, curé, qui a entrepris la nouvelle construction était entouré de plusieurs confrères et invités. La paroisse Saint-Joseph est considérée comme la paroisse mère des Franco-Américains du diocèse de Boston. Elle fut définitivement organisée en 1878 par l'abbé Octave Lépine. Elle compte environ 10,000 fidèles, des écoles primaire et secondaire, une caisse populaire, un hebdomadaire, une Société Saint-Jean-Baptiste et plusieurs autres sociétés.

Soeurs de l'Assomption

Province F.-A. (Lowell).

En créant une province franco-américaine, sous le vocable *Immaculée Conception*, les Soeurs de l'Assomption de Nicolet fixaient le siège de cette province, au couvent Sancta-Maria à Lowell, avec la gouverne des missions suivantes, en Nouvelle-Angleterre :

Dans le diocèse de Boston, les écoles paroissiales de Sainte-Thérèse de Dracut, du Sacré-Coeur de Brockton, de Saint-Joseph, Sainte-Thérèse de Salem et les écoles primaire et secondaire Saint-Louis de Lowell; de Notre-Dame et du Sacré-Coeur de Southbridge, de Sainte-Marie de Spencer, de Saint-Pierre de Northbridge, de l'Assomption de Millbury, de Saint-Louis de Gonzague d'Indian Orchard, et de Saint-Georges de Chicopee Falls, dans le diocèse de Springfield; du Sacré-Coeur de Laconia, et du Sacré-Coeur de Greenville, dans le diocèse de Manchester, New-Hampshire; de Sainte-Anne de Bristol, Conn., de Saint-Laurent de Meridon, Conn., dans le diocèse de Hartford; de Saint-Alphonse de Glen Falls, New-York et de Saint-Paul de Hudson Falls, New-York, dans le diocèse d'Albany; de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus de Nasonville, Rhode Island, dans le diocèse de Providence.

Ecole Saint-Jean-Baptiste (Lynn). (1899-1949). Cette école célébrait ses 50 ans par des fêtes imposantes et très brillantes le 22 mai. Plus de 2,000 personnes assistaient aux cérémonies religieuses, présidées par S. E. l'archevêque de Boston. Trois anciens élèves officiaient à la messe: Mgr Léo Bérubé, vicaire général du diocèse d'Ogdensburg, New-York, célébrait, assisté des abbés Léo Bourque de Lisbon, Maine, et Paul Martin de Salem. Le sermon fut prononcé par l'abbé Georges Poirier. La chorale était sous la direction de M. Albert Gingras. On donna lecture d'un message du Saint-Père à l'endroit des religieuses et des paroissiens les bénissant pour leur zèle et dévouement à la cause de l'éducation catholique.

Un grand banquet réunissait 1,100 convives dans la salle du manège militaire de la ville. Le gouverneur du Massachusetts, le maire, le curé William Drapeau, Me Roland Gingras, le consul Paul Beaulieu, le vice-consul Max de Montalembert, le représentant Thomas Lane et l'abbé Georges Légère portaient la parole. De nombreux dignitaires

assistaient. Tous rendirent hommage aux Soeurs de Sainte-Anne, directrices de l'école depuis la fondation.

Un superbe album-souvenir, richement illustré et artistiquement préparé, racontait l'histoire de l'école avec un résumé des activités paroissiales. Ce travail était dû à la plume de Julien C. Gingras, ancien élève. Il y est raconté que l'abbé Jean-Baptiste Parent, curé, établissait une modeste école en 1892 avec maîtresses laïques. En 1899, il construisait une spacieuse école et le 4 septembre 1900, les Soeurs de Sainte-Anne venaient en prendre la direction. Le couvent fut construit un peu plus tard, en 1907.

On établissait une caisse scolaire en 1909 et le commandeur Alphonse Desjardins venait lui-même l'inaugurer en même temps que la Caisse Populaire Saint-Jean-Baptiste. Le professeur DeBondy organisait l'orchestre en 1915 et l'on multiplia dans la suite les activités dans les domaines des études, de la musique, de l'art dramatique et des sports.

Parmi les nombreux événements auxquels les élèves participèrent, l'on conserve avec soin une bénédiction autographiée par le Pape Pie X, adressée à la chorale de l'école, qui, en 1907 avait été la première aux États-Unis à répondre au *Motu Proprio* du Pape, pour l'introduction du chant grégorien dans les églises. On évoque aussi le souvenir de la précieuse collaboration de l'hebdomadaire "*Le Lynnois*", qui parut en 1915 et fut généreusement dévoué au progrès de l'école. En 1919, les élèves prendront une part active aux cérémonies d'inauguration des carrés ou places "*Boissonneau*" et "*Richard*", honorant deux héros de la paroisse. En 1931, M. Albert Gingras, organiste et musicien fonda la "*Petite Maîtrise*" et l'Amicale des anciens était organisée en 1934. Pour aider certains élèves méritoires à poursuivre leurs études supérieures, le "*Fonds Jean-Baptiste Parent*" était institué en 1944.

Durant le demi siècle écoulé, 5,258 élèves s'inscrivirent et plus de 210 religieuses se partagèrent les années d'enseignement. Le cours commercial fut inauguré en 1918 et le cours supérieur (haute école) en 1942. Les vocations ont donc été nombreuses au sein de cette paroisse et l'album en donnait un relevé imposant.

Depuis la fondation, l'école connut le dévouement de cinq pasteurs, les abbés Jean-Baptiste Parent de 1887-1919, en l'honneur duquel l'école fut nommée, Pierre-O. Lacroix de 1910-1930, Stanislas Vermette de 1931-1940, Eli Barnaud de 1940-1944 et l'abbé William Drapeau.

L'École Saint-Jean-Baptiste en plein centenaire de la Franco-Américanie, donne donc un bel exemple de vitalité et de progrès, au sein d'une population de plus de 105,000 dont 12,000 environ de langue française. Les fêtes du cinquantenaire ont mis en évidence les magnifiques succès d'une paroisse qui conserve avec enthousiasme et dignité sa culture française. Les magnifiques témoignages d'admiration que reçurent clergé et fidèles à l'occasion du jubilé sont sûrement une in-

vitation à continuer courageusement les efforts du passé. Ils sont pour nous tous une source d'espérance et de confiance.

Académie Marie-Joseph de Biddeford (Maine). Cette nouvelle maison d'études secondaires, (haute école), sous la direction des Soeurs de la Présentation était inaugurée en septembre avec ses premiers élèves. La bénédiction avait lieu le 26 octobre.

Mont Saint-Joseph de Lowell. Les Soeurs Grises de la Croix établissaient définitivement leur oeuvre de retraites fermées pour femmes dans la maison de leur postulat, le Mont Saint-Joseph. Cette magnifique propriété domine la rivière Merrimack et se prête admirablement à la retraite.

Maison du Sacré-Coeur de New-Bedford. Ce refuge pour vieillards, fondé par l'abbé Omer Valois, exigeait un agrandissement. Le 21 août, avait lieu la bénédiction de l'aile nouvelle. Les Dames Patronnesses de la Maison du Sacré-Coeur sont très actives et très dévouées à cette oeuvre.

Académie Notre-Dame de Grâces (Colebrook, N.-H.) Ce pensionnat, récemment inauguré par les Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus, reçoit les jeunes filles à partir de 6 ans et les garçons de 6 à 12 ans seulement. Cette maison offre les cours de l'école primaire pour garçons et filles et les cours secondaires pour les filles. Durant les mois de l'été, la maison est convertie en hôtellerie de repos pour dames et filles. Le magnifique emplacement est un endroit idéal et très accueillant. Les Filles de la Charité dirigent plusieurs maisons dans le Vermont. Elles sont de langue française.

Académie Notre-Dame des Monts (Gorham N.-H.) Cette ancienne hôtellerie,, devenue la propriété des Soeurs de la Présentation, reçoit les filles pour les cours primaire et secondaire, externat et pensionnat. Pendant l'été, les religieuses reçoivent les dames. L'académie reçoit aussi les enfants orphelins à partir de l'âge de cinq ans.

Maison Reine des Apôtres (Hudson, N.-H.). Les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée de la Province Saint-Jean-Baptiste de Lowell ont établi en permanence leur oeuvre de retraites fermées pour hommes dans leur maison de Hudson. Ils dirigent cette oeuvre depuis 15 ans.

Maison de Retraites Fermées (Augusta, Maine) Heureux récipiendaires de la résidence de l'ancien gouverneur John Fremont Hill à Augusta, Maine, les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée de la Province Saint-Jean-Baptiste de Lowell y inauguraient leur deuxième maison de retraites fermées pour hommes. Cette maison devrait rendre d'immenses services dans cette partie nord du Maine. La famille Merrill du Massachusetts faisait don de cette propriété aux Pères Oblats.

Sainte-Anne (Hartford) Pour honorer ses héros, la paroisse Ste-Anne de Hartford, Connecticut, décidait de leur consacrer comme mémorial, le nouveau centre paroissial qui s'élèvera bientôt sur l'em-

placement de la première église paroissiale. Cet édifice comprendra gymnase, auditorium et autres salles nécessaires à un pareil centre récréatif. Les travaux de construction commençaient au cours de l'été.

Sainte-Anne (Woonsocket, Rhode-Island) Les travaux de réfection, commencés par feu l'abbé Ernest Morin, en cette église paroissiale, se poursuivaient au cours de l'année. L'abbé Adrien Forest faisait la dédicace du nouveau maître autel, en marbre rose de carrare, le 1er mai. L'artiste Guido Nincher terminait également les nombreuses fresques et complètera la décoration intérieure au cours de l'année.

Sainte-Rose de Lima (Chisholm, Maine) La première église de cette paroisse en très grande majorité franco-américaine, soit plus de 3,500, avait été construite en 1891 pour être détruite par le feu le 4 avril 1948. Le 13 novembre, les paroissiens assistaient à la pose de la pierre angulaire de leur nouveau temple, sous la présidence de leur curé, l'abbé Jules Boucher.

Ecole Saint-Joseph (Baltic, Connecticut) Pour marquer les 75 ans de fondation de cette école paroissiale, le curé Henri Chagnon de la paroisse Immaculée Conception annonçait la construction d'une nouvelle école. Ce fut en 1874 que les Soeurs de la Charité de Notre-Dame prenaient la direction de cette école, à la demande de l'abbé J.-G. Van Laar. Cette paroisse mixte est à très grande majorité franco-américaine.

Sainte-Luce de Frenchville (Maine) Les religieuses de Notre-Dame du Saint-Rosaire, dont la communauté fut fondée à Rimouski, en 1874, célébraient le cinquantenaire de leur couvent à Frenchville, le 28 août. Cette fondation fut la première de la congrégation en Nouvelle-Angleterre. A cette occasion du cinquantenaire les élèves et les anciens se réunirent dans une belle fête religieuse. On assista à une séance qui fut couronnée par l'exécution d'une pièce "*Les Trois Enfants de Fatima*". On évoqua également le souvenir de l'abbé Charles Sweron qui fonda l'école en 1899. L'abbé Philippe Dubé, curé, présidait les fêtes.

Saint-Louis de Highgate (Vermont). Un centenaire paroissial se déroulait dans cette paroisse située près de la frontière de Québec, le 18 mai. L'abbé Walter Charland présidait les fêtes. Cette paroisse, l'une des anciennes en Nouvelle-Angleterre est mixte avec plus de 500 Franco-Américains. Mission de St. Albans et ensuite de Swanton, cette paroisse reçut son premier curé en 1886 dans la personne de l'abbé Joseph Turcotte.

Sainte-Anne de Three-Rivers (Mass.). L'inauguration de la nouvelle église de cette paroisse avait lieu, le 30 janvier, avec cérémonies spéciales, présidées par le curé Antonio Dufault.

Immaculée Conception de Holyoke. Les grandes orgues, installées dans cette magnifique église, étaient inaugurées le 28 mars. Le pro-

fesseur Bernard Piché, de Lewiston, y donnait le concert inaugural sacré avec le concours de la chorale paroissiale.

Saint-Bruno de Van Buren (Maine). L'une des plus anciennes paroisses de la Nouvelle-Angleterre, ayant été inaugurée en 1838, comme paroisse du diocèse de Québec, par Mgr Joseph Signay, Saint-Bruno fut rattachée ensuite au diocèse Saint-Jean du Nouveau-Brunswick pour finalement devenir territoire du diocèse de Portland en 1853. Le 15 juillet avait lieu la bénédiction de la pierre angulaire d'une nouvelle église.

Sacré-Coeur d'Auburn (Maine). Sur l'invitation de leur dévoué curé, l'abbé Emmanuel Grondin, le 2 octobre, les fidèles de cette paroisse décidaient la fondation de leur école paroissiale qu'ils désiraient depuis longtemps.

Hôpital Saint-Joseph (Lowell). En fin de février, on terminait en cette ville, une souscription qui rapporta la somme de \$395,000 en faveur de cette institution, dirigée par les Soeurs Grises de la Croix. A un grand banquet de proclamation, le R. P. Louis G. Bachand, o. m. i., curé et président de l'hôpital, remerciait les artisans de ce succès et particulièrement MM. Homer Bourgeois et Paul Gagnon, président et gérant de la campagne. Cette souscription avait été organisée afin de permettre la construction de nouveaux départements, nécessaires à l'hôpital.

Chapitre XIII

Au sein de nos sociétés

La vie franco-américaine se manifeste, surtout, au sein des multiples organismes, qui se partagent ses activités. On a compté jusqu'à un millier au moins le nombre de ces diverses sociétés établies un peu partout. Leur inventaire (en préparation) donnerait une intéressante vue d'ensemble et serait de nature à stimuler les pusillanimes.

Il est vrai qu'au milieu de certains de ces organismes, soit par légèreté, par imprudence ou disons le par ignorance, certains officiers imposent parfois leur manière de faire ou de parler. Et puis c'est toujours plus facile de mal dire ou de ne rien dire dans une langue autre que la française.

Il est également vrai que dans certains milieux, à cause de l'ambiance et de l'habitude, les conversations tournent facilement à l'anglais. C'est pour certains, plus chic! Il suffirait dans chaque circonstance de quelques esprits vigilants pour ramener les choses à leur naturel diapason. Enfin, il y en a qui "s'en fouttent" de tout cela, mais qui insistent quand même à être de la famille. Ils devraient avoir assez de décence pour faire des efforts dans le bon sens.

Il nous vient souvent à la pensée cet incident "tragico-comique" d'un jeune professionnel franco-américain prononçant un discours "vibrant et sonore" au sujet de la conservation de notre culture française devant un auditoire de 500 compatriotes, et qui, ayant repris son siège, aux applaudissements généreux, entrait immédiatement en conversation avec sa mère en anglais. Et un personnage, très sérieux et distingué à ma gauche de le noter et de me dire "est-ce cela conserver sa langue c'est de la comédie." Ce sont des faits comme celui-là qui trop souvent infligent une mauvaise impression à ceux qui nous observent.

Bien qu'il soit impossible de nier que certaines organisations qui sont des nôtres pèchent continuellement dans ce sens, il est cependant juste d'affirmer que dans la très grande majorité de nos réunions, notre esprit et notre langue sont respectés et à l'honneur.

Le présent rapport ne prétend pas faire le relevé complet des activités de tous les groupements. Il doit se borner à signaler les gestes plus importants qui se détachent au cours de l'année. A ce compte, à la longueur des ans, chaque association reçoit sa mention et paraît au tableau de nos activités.

* * *

Association Canado-Américaine (Manchester). L'ainée de nos grandes mutuelles n'entend pas demeurer stationnaire. L'année a donné de nouveaux progrès, malgré les difficultés grandissantes de la con-

currence que rencontre partout la mutualité de la part de l'assurance sociale obligatoire dans tant de domaines de la vie américaine. Au 31 décembre, le bilan de la société accusait 39,967 membres dont 13,775 enfants portant un montant d'assurance s'élevant à \$31,891,898.00 avec un actif de \$5,051,593.68 dont un surplus net de \$141,166.36 pour l'année. Les déboursés aux membres, depuis la fondation, étant de \$8,452,194.04 en bénéfices et \$479,160.28 en dividendes. L'évaluation des valeurs de la société étant faite d'après l'échelle 3¼%, recommandée par le National Fraternal Congress, ce procédé place la société sur une base financière très avantageuse comparée à d'autres mutuelles.

A la réunion semi-annuelle du Bureau de Direction, le 17 mai, les officiers généraux discutaient les problèmes de la société. Il n'y a pas à se le cacher, les conditions faites à la mutualité sont difficiles mais ces officiers sont des réalistes. Ils se penchent sur les opérations de la société pour en mesurer la valeur et l'efficacité. Ils veulent donner le meilleur rendement à leurs efforts.

En quelques mots, le président, saluant le consul Paul Beaulieu, situe le climat dans lequel l'ACA travaille. Il dira :

Vous avez une double raison de vous sentir chez vous sous notre toit, car vous avez déjà noté que vous avez pris place entre deux drapeaux qui symbolisent ce que nous sommes; le drapeau des Etats-Unis pour marquer que nous sommes des Américains, le drapeau de la province de Québec, pour rappeler que nous sommes restés fidèles à un passé glorieux. Autour de ces tables, vous pouvez saluer des frères du pays natal. Dans les différentes pièces et sur les murs de cette salle, vous verrez enfin, des milliers d'ouvrages traitant des établissements français en Amérique. C'est vous dire qu'en plus d'être une société d'assurance-vie comptant 40,000 membres, porteurs de \$30,000,000 d'assurance, avec une réserve légale de près de \$5,000,000, notre société est aussi un centre culturel auquel viennent puiser nos propres compatriotes, de même que les universitaires américains, les intellectuels, les chercheurs désireux de se renseigner sur le fait français en Amérique. Et précisément parce que nous sommes un centre culturel, nous avons salué avec bonheur votre promotion au Consulat du Canada, en Nouvelle-Angleterre. Nous avons constaté qu'en ces dernières années les Canadiens français montent rapidement dans le service diplomatique. Le général Vanier à Paris, Victor Doré, à Bruxelles, Jean Désy à Rome, Emile Vaillancourt à la Havane, font honneur à votre pays. Nous savons que vous tiendrez le même rang en Nouvelle-Angleterre, parce que bon sang ne saurait mentir. La place qu'occupent les Canadiens français dans le monde de la diplomatie ne peut signifier que deux choses, à savoir que le Canada français, à cause de sa double culture, est mieux préparé que qui que ce soit à servir l'humanité et à établir des liens de compréhension entre les peuples. Il en est ainsi pour nous. Nous professons que la "variété des valeurs culturelles est une preuve

de la richesse de la nature humaine. Elle n'est pas, en soi, préjudiciable à l'Etat; elle peut même devenir une cause de progrès. Le principe de la primauté de la personne humaine, qui ordonne au meilleur épanouissement de celle-ci, l'action des institutions sociales, donne un fondement philosophique au droit de vivre selon sa culture nationale et interdit toute politique d'assimilation forcée. Il demande, au même titre, aux membres d'un groupe national, de ne pas s'enfermer dans un particularisme qui limiterait le développement de la personne humaine. Etats et groupes nationaux doivent avoir sans cesse sous les yeux, dans leurs rapports mutuels, les devoirs qui découlent de ce double principe." Cette doctrine est enseignée par la Commission des Etudes juridiques et doctrinales de l'Union catholique d'Etudes internationales à Genève et elle est confirmée par la déclaration des Droits de l'homme élaborée au sein des Nations Unies. De là notre détermination à vouloir rester ce que nous sommes et à vouloir non pas isoler, mais intégrer notre vie française à notre vie américaine. Ce langage est celui d'un Franco-Américain.

Le travail intense de la réunion se concentrera sur l'aspect financier de la société, car c'est bien en définitive sur cette base, en espèce, que l'ACA peut établir et justifier ses opérations. C'est le budget qui constitue le grand facteur fonctionnel d'une mutuelle. L'association veille avec un scrupule rigoureux à la mise en valeur de ses fonds. L'avenir reconnaîtra la sagesse de ses administrateurs.

La réunion du 7 novembre continuait l'étude de ces mêmes problèmes. Avec rapport et chiffres en main, les directeurs prennent des décisions importantes. M. Archibald LeMieux à cette occasion fait don de \$1000 pour favoriser le développement de la société. On faisait également la remise de la plaque de "Membre d'Honneur", à Mgr Arthur Decary, avec la citation suivante. (L'abbé Wilfrid Turcotte la recevait en son nom).

Monseigneur Arthur-Marie Décary. Prélat domestique de Sa Sainteté le Pape Pie XII, curé, a consacré cinquante années de sa vie au ministère paroissial. Il est de la génération de ces prêtres qui ont contribué, plus que quiconque, à la formation de notre peuple au sein de la démocratie américaine. Tout en répondant dans la pleine mesure aux exigences d'un ministère paroissial absorbant, lequel fut par ailleurs la première de ses préoccupations sacerdotales, il a extériorisé son action vers la création et le développement d'oeuvres d'éducation et d'hospitalisation. Elle est longue la liste des fondations auxquelles il a attaché son nom et qui lui font comme une couronne auréolée des rayons resplendissants de la charité. Nos sociétés nationales ont bénéficié de son appui et de ses encouragements. La nôtre en est la preuve. Prêtre, citoyen, éducateur, philanthrope. Mgr Decary a été, sous ces différentes appellations, un modèle pour ses frères par la foi, par la langue et par le sang.

Pour ces divers motifs, l'Association Canado-Américaine, en conformité avec l'article 53 de ses statuts, confère à Mgr Arthur-Marie Décary le titre de Membre d'Honneur et le prie d'accepter en témoignage de cette désignation la plaque aux armes de l'Association Canado-Américaine où sont gravés dans le bronze éternel les traits et les vertus qui lui ont mérité l'admiration et la reconnaissance de ses concitoyens.

En cette circonstance les directeurs saluaient également l'abbé Adrien Verrette, récemment élu à la présidence du Comité de la Survivance française en Amérique. Celui-ci transmettait à l'ACA l'hommage suivant:

Ma présence au milieu de vous, ce matin, serait tout comme à l'ordinaire, n'eut été le désir des membres du Comité de Direction de l'Association Canado-Américaine de saluer en mon humble personne le nouveau président de la Survivance française en Amérique. Je suis très sensible à cet hommage et je vous en dis toute ma reconnaissance.

A mon tour, permettez-moi de rendre un fier hommage à votre société. Depuis trente ans bientôt, j'ai suivi d'assez près les labours de la Canado et jouissant de la confiance de ses officiers, j'ai été mêlé assez intimement à tous ses problèmes et à son esprit pour lui adresser un témoignage objectif de la plus sincère admiration.

Depuis sa fondation en 1937, le Comité de la Survivance n'a pas connu de meilleur appui que la personne de votre distingué président M. Adolphe Robert, fidèle ouvrier de toutes les heures, qui a prêté son précieux concours personnel, comme le prestige de votre importante société, à tous les louables travaux du Comité.

La fondation de la Société des Mutuelles-Vie françaises par le Comité, tous le reconnaissent, trouva sa formule comme son inspiration au sein de votre société et le Comité vous sera toujours redevable d'avoir tenu ses premières assises aux Etats-Unis, en 1946, sur votre invitation et dans la chaleur accueillante et sincère de vos quartiers-généraux.

C'est que votre société, non uniquement parce qu'elle compte de beaux effectifs dans le Québec, mais par conviction et esprit de solidarité, a toujours prêché et pratiqué l'union d'action entre tous les groupes français d'Amérique.

Que de fois, n'avons-nous pas entendu vos officiers affirmer que l'Association Canado-Américaine compte pour une unité dans le domaine de la franco-américanisme et que eu égard à ses intérêts particuliers et à son programme d'action, elle doit s'allier franchement à tous les autres organismes sur un front d'action commune.

Cette attitude est fondamentale. Elle en est une de base et il ne nous est pas permis de l'écarter, car si l'une de nos oeuvres cesse de

progresser, si une autre n'atteint pas son plus haut rendement, enfin si une troisième périclité, c'est toute la franco-américanité qui sera affectée à la longue. De plus dans cette formule d'action il y a large place pour une fraternelle émulation sans que personne puisse s'arroger le privilège de tout décréter et de tout conduire. Un travail d'équipe est absolument indispensable. C'est ainsi que les choses se passent au Comité. Tous sont co-équipiers visant le même but.

Votre société se rappelle donc qu'elle est avant tout une mutuelle avec des fins précises, mais qu'il lui faut s'unir sur un terrain commun de collaboration intime avec les autres organismes sous l'égide d'une direction supérieure. Dans le domaine de l'assurance c'est la raison d'être du National Fraternal Congress. Dans l'oeuvre de notre vie française, c'est la mission du Comité de la Survivance.

Voilà donc l'esprit qui vous a toujours animés en vous prêtant aux travaux et au rayonnement de la Survivance. Pour le plus grand bien de nos oeuvres vous saviez qu'un organisme international représentant les intérêts culturels et sociaux de six millions de frères en Amérique devait nécessairement proliférer de bienfaisants effets sur votre propre société. Soyez-en félicités bien sincèrement.

Il semblerait que vous n'ayez pas eu à regretter jusqu'ici votre généreuse collaboration à cette philosophie de notre vie, non plus que celle que vous apportez avec un désintéressement indiscutable au progrès de votre Comité d'Orientation franco-américaine, qui, lui, agit sur le palier de nos intérêts particuliers aux Etats-Unis.

Cette hiérarchie dans l'action a été étudiée de près par des esprits droits et méthodiques. Elle a reçu l'appui des plus hauts cénacles intellectuels de notre race sur ce continent. Elle jouit de la faveur d'un travail enviable et constructif depuis nombre d'années. Elle a rallié les suffrages, l'approbation et la collaboration des plus hauts personnages ecclésiastiques, universitaires et civiques. Elle est notre formule de salut. Nous la pratiquons intensément avec une détermination pacifique et chrétienne. Elle porte des fruits.

Pendant que trop d'idéologies sociales et politiques s'effondrent, notre désir, notre détermination de demeurer sincèrement et franchement attachés à nos trésors spirituels et culturels est une décision que tous les esprits nobles respectent de chaque côté de la frontière.

Ces quelques considérations, qu'il est utile de ressasser à l'occasion, vous font voir de quelle façon le Comité de la Survivance poursuit sa mission auprès des Franco-Américains et de tous les autres groupes français sur le continent.

Dans un respect parfait et absolu à l'égard des allégeances politiques et nationales respectives, il se dépense spécifiquement au progrès et au maintien des mêmes valeurs spirituelles que nous portons tous dans nos coeurs.

Aussi extraordinaire que puisse paraître "le fait français" en Amérique, il existe et nous en sommes par la grâce de Dieu. C'est la Providence qui a permis ce phénomène pour lui conférer des valeurs irremplaçables que nous sommes les seuls à connaître véritablement et pleinement.

Le Comité de la Survivance répand cette doctrine. Franco-Américains, Canadiens-Français et Acadiens, il réunit toutes ces chrétientés dans son sein pour leur faire produire les meilleurs fruits, ceux qui reportent tous les êtres vers leur Créateur dans cette symphonie merveilleuse des langues et des cultures où tous les hommes se rencontrent frères.

Le Comité vous remercie donc sincèrement de votre précieux appui. Puisse-t-il vous fournir de nouvelles preuves de son dévouement et recruter de nombreuses sympathies parmi les Franco-Américains; et à la lumière de son indiscutable influence vous faciliter le succès de vos tâches et augmenter ainsi votre bonheur de vivre en accomplissant la belle mission que vous poursuivez au sein de l'Association Canado-Américaine.

L'Association était encore heureuse de voir l'Institut Canado-Américain se développer considérablement au cours de l'année. Consciente des services culturels sociaux qu'elle rend à la franco-américanie, depuis sa fondation, l'ACA décidait en 1944, de constituer cet apport considérable de ses activités en un département particulier. Possédant un riche dépôt d'archives et de volumes qui peuvent servir au développement intellectuel de notre groupe et voulant attester également, auprès des autres groupes, que les Franco-Américains sont solidement charpentés et installés dans tous les domaines de leur vie, l'ACA créait cette filiale, déjà bien connue dans les milieux sérieux, *L'Institut Canado-Américaine*, avec sa riche bibliothèque, son musée de trésors franco-américains, ses archives et plus de 25,000 pièces se rapportant à la vie franco-américaine.

Depuis les débuts, nombre d'universités et de sociétés culturelles ont déjà établi des contacts suivis avec l'institut et c'est tout à l'honneur d'une association, qui sait mettre au profit d'un plus grand rayonnement intellectuel les valeurs financières que fournissent les sociétaires. Il faudra bien un jour rendre ce témoignage à l'ACA, à savoir qu'elle a rendu un service formidable aux Franco-Américains en créant ainsi et en soutenant de sa générosité *l'Institut Canado-Américain*, notre grand centre historico-culturel en Nouvelle-Angleterre. Plusieurs compatriotes ont compris ce grand geste et ont dirigé vers l'institut et leurs générosités et leurs pièces rares qui intéressent les nôtres. Au cours de l'année l'Institut ouvrait ses archives à nombre de chercheurs qui viennent puiser une information nécessaire aux sources mêmes. Voilà donc un immense service que l'ACA rend dans le domaine supérieur de la pensée.

Dans le même domaine des idées, l'ACA prendra part à la "Journée Française" de l'Université du New-Hampshire, le 6 mai. Son président y brillera dans une allocution de belle facture.

Au compte de ses boursiers, l'ACA inscrira pour l'exercice de l'année 87 étudiants de chaque côté de la frontière, soit des allocations s'élevant à \$9,015. Elle se réjouit de l'ordination de l'abbé Robert Martel (Lewiston) et du succès de François Routhier (Chandler) qui décrocha le "Prix du Prince de Galles" de la province de Québec. Deux autres boursiers se dirigeront vers Rome pour études supérieures, l'abbé Maurice Dugré (Ottawa) et Lionel Melançon (Trois-Rivières). Un don généreux de \$600 sera versé au fonds scolaire, par un ancien boursier, le docteur François-Paul Métté (Lewiston).

Le 3 février, au club Canadien de Montréal, M. Adolphe Robert recevait la rosette "d'Officier de l'Ordre du Mérite Coopératif" en présence de Me René Paré, président du Conseil Supérieur de la Coopération. M. Jean-Jacques Tremblay, président de l'Union des Mutuelles-Vie françaises d'Amérique, faisait la présentation. En 1944, M. Robert fut le principal instigateur de la fondation de cette union.

L'ACA avait la satisfaction d'inscrire les deux premiers titulaires dans son registre des "Membres d'Honneur", Mgr Arthur Décary, p. d., (Biddeford) et M. Archibald LeMieux (Worcester). La cérémonie de la remise de la plaque à M. LeMieux avait lieu le 9 mai, présidée par M. Robert, en présence de M. Paul Beaulieu, consul du Canada à Boston et des hauts officiers de l'Association. Sur la plaque de bronze on lisait: "Pour services exceptionnels rendus à la science sociale et économique, à l'éducation, à la culture française". La décoration de la "Légion d'Honneur" de la société était accordée à M. Darie LeMieux, Mme Azilda Paquin et Mme Armande Courois, tous trois de Biddeford et à M. André Robichaud de Salem, Mass. Le 1er septembre, le bureau faisait la remise de son "Insigne de Mérite" à 35 agents recruteurs et M. Rosaire Lemay (Trois-Rivières) se classait premier.

L'ACA perdit deux de ses bons artisans au cours de l'année, M. Charles Martel (Manchester), trésorier général de 1928-1939 et le docteur Damase Caron, médecin général depuis 1906 et maire de Manchester de 1931-1941. Le 13 juin, la société se donnait un nouveau médecin général dans la personne du docteur Jules-Octave Gagnon (Manchester).

La société s'honore de compter dans ses rangs la famille de M. François Moore de Somersworth, qui compte (enfants et petits-enfants) 35 membres, tous canados. M. Moore est secrétaire de la cour Saint Martin de cette ville et offre un bel exemple à tous les mutualistes.

Les activités de l'ACA furent encore nombreuses. On ne compte pas toutes les demandes de services qui lui sont faites. Elle prit une part généreuse et désintéressée aux travaux du Centenaire Franco-

Américain, une attitude qui honore ses officiers et le magnifique esprit de collaboration qui l'a toujours animée. *Le Canado-Américain* se fit le propagandiste bénévole. L'ACA comptait de nombreux délégués de ces cours. M. Robert se permit ensuite de résumer ses impressions dans une série d'articles: "*Grandeurs et Misères d'Un Centenaire*". Ce n'était pas le dernier mot que l'auteur voulut fixer, mais bien un résumé personnel des événements et de certaines leçons qui en découlaient.

L'ACA prendra une active part dans la campagne en faveur de la souscription du collège Rivier en souscrivant \$1000. Elle intensifiera son appui franc et loyal au Comité d'Orientation et son inaltérable collaboration au Comité de la Survivance française. De fait, le 7 juillet, elle accueille les pèlerins de la Survivance à un banquet, à l'hôtel Carpenter et à une réception dans les salles de l'Institut. Le 26 juin, elle reçoit dans un dîner intime, à l'hôtel Carpenter, les membres de l'Alliance des Journaux F.-A., à l'occasion du dévoilement du monument Ferdinand Gagnon et de l'ouverture de la Semaine de la Presse.

Dans son bulletin, *Le Canado-Américain*, la société continue sa propagande de bon aloi en faveur de nos activités communes. "*Les Miettes*" sont la colonne préférée des sociétaires.

* * *

Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (Woonsocket). La plus nombreuse mutuelle terminait sa 49^e année avec de très beaux résultats. Au 31 décembre, elle comptait 73,915 membres dont environ 18,000 enfants. Les assurances en vigueur s'élevaient à \$37,125,138.00 avec un imposant actif de \$10,617,680.97 dont une augmentation nette pour l'année de \$501,324.93. C'est au moyen de ces valeurs imposantes que la société multipliait ses oeuvres de culture et de vie franco-américaine, tout en assurant ses membres d'une protection solide.

En plus des séances régulières du Comité Exécutif, la société tient deux réunions semestrielles du Bureau chef pour prendre les plus importantes décisions d'administration. La première avait lieu, les 21 et 22 mars, sous la présidence de M. J.-Henri Goguen et comportait quatre séances. On y nommait un nouveau conseiller, Philippe LeBlond, industriel de Barré, Vermont, et le docteur Gérard Chartier, chirurgien de Danielson, membre du bureau médical. En cette circonstance, les officiers accueillaient officiellement M. Albert Chambon et M. le comte Max de Montalembert, consul et vice-consul de France à Boston. Ils adressaient la parole aux officiers et étaient reçus à un dîner intime à l'hôtel Blackstone.

A cette réunion du printemps, les officiers sont en mesure d'étudier le rapport complet des opérations de l'année précédente, préparé par le secrétaire général avec l'aide des chefs de départements. Les com-

mentaires des officiers expliquent les différents aspects et progrès du travail.

A la réunion du 18 septembre, le bureau chef recevait comme invités d'honneur le R. P. François-Xavier Drouin, o.p., curé de la paroisse SS. Pierre et Paul, de Lewiston, Maine, et M. Paul-André Beaulieu, consul canadien à Boston. En plus de la présentation des divers rapports, le bureau était heureux d'apprendre que la société comptait 113 boursiers et protégés pour l'exercice scolaire 1949-1950, avec des allocations s'élevant à \$28,300. Depuis 1916, la Caisse de l'Ecolier a ainsi donné son appui à 525 étudiants pour un montant de \$301,791. Cinq nouveaux boursiers furent ajoutés: Normand Lemaire (New-Bedford), Léo-Conrad Thibault (Greenville, N. H.), Claude Brunelle (Central Falls, R. I.), Raymond Beauregard (New-Bedford) et Ronald Marcotte (Kankakee, Ill.). Cette oeuvre honore grandement la générosité de la société qui rend possible l'éducation supérieure d'un si bon nombre de jeunes compatriotes. L'abbé Albert Bérubé, curé de Saint-Antoine, de New-Bedford était réélu directeur de la caisse. La 28ème souscription annuelle en faveur de la caisse des protégés rapporta \$4410.05. Cette somme est en plus des fonds recueillis régulièrement par la caisse. Le concours de la Caisse de l'Ecolier avait lieu le 15 avril.

Les activités de la société sont donc très nombreuses. Il serait très long de les rapporter toutes. Il est évident que l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique est celle de nos mutuelles qui déploie le plus d'intérêt et de dévouement au sein de ses conseils. Ceci explique sans doute le progrès de la société. Au nombre de ses manifestations sont les exercices d'installations des officiers, initiations des membres, remises de décorations de l'Ordre de Mérite et d'Honneur, anniversaires de conseils, fêtes de Noël, fête patronale, fête des Mères et de Dollard et autres cérémonies, où l'esprit de la société est toujours mis de l'avant avec son progrès et son dévouement à l'endroit des oeuvres franco-américaines. Et à toutes ces démonstrations, les officiers supérieurs assistent pour apporter les hommages et les encouragements du bureau chef.

Au nombre de ces fêtes, il y a lieu de souligner les principaux anniversaires des conseils suivants: St. Henri (Bristol, Conn.), 29 janvier; St. Thomas d'Aquin (Springfield, Mass.), 9 mars; Fréchette et d'Youville (Nashua), 5 juin; Jeanne d'Arc (Northampton), 26 juin; Sainte-Cécile (Ware, Mass.), 9 octobre; Jeanne d'Arc (Attleboro), 4 octobre; Victoire (Lynn), 30 octobre; Arthur (Hardwick, Vt.), 13 octobre; Jeanne de Valois (Warren, R. I.), 20 octobre et Pierre-Ernest (Hyde Park, Vt.), le 4 novembre.

Pour le Connecticut, les réunions régionales obtiennent toujours un grand succès. Elles avaient lieu à Watertown, 13 février, sous la

présidence de Mlle Cécile Fréchette; à New-London, 27 mars; à Meriden, 19 juin; à Putnam, 24 juillet; à New Britain, 13 novembre et à Danielson, 27 novembre.

La fête patronale était célébrée avec éclat dans plusieurs conseils notamment à Aldenville, Waterville et New-York. En plus, MM. Henri Goguen et George Filteau étaient au nombre des invités d'honneur à la grande manifestation nationale de Montréal, le 24 juin.

Le 15 octobre, le bulletin de la société publiait la proclamation officielle du XVIIe congrès général et adressait les instructions aux dignitaires et membres en vue de préparer ces assises par le choix des délégués. De nouveaux insignes étaient aussi distribués aux conseils pour fins d'installations et les conseils procédaient à la série des installations avec le concours des officiers généraux. Certaines de ces démonstrations furent vraiment imposantes.

La remise des décorations de l'*Ordre de Mérite et d'Honneur* (promotion 1948) donna lieu à de belles fêtes. Un banquet d'hommage, le 21 mars, au Ben Grosvenor Inn, de Pomfret, Conn., réunissait officiers et membres de la région, pour honorer le docteur Gérard Chartier à l'occasion de sa nomination sur le bureau médical. La société perdait un de ses conseillers généraux dans la personne de M. Alfred Lavigne, de St. Johnsbury, Vt. En mars, la société s'honorait de compter encore 60 membres fondateurs, depuis 1900, dont deux nonagenaires, M. Cyprien Tarte, 96 ans et Joseph Dufresne, 95 ans. Le bulletin note toujours, très fidèlement, la disparition des vieux sociétaires.

Le prix "*Excellence en Français*" était distribué, pour la sixième année, dans plus de 250 écoles franco-américaines. La médaille de bronze était, cette fois, à l'effigie d'Elie Vézina, ancien secrétaire général de la société.

Marquant le progrès de la société, les officiers assistaient, le 5 juin, à la fondation du Conseil Sainte-Marguerite No. 437, à Old Orchard, Maine, avec messe, banquet et réception.

La société doit être représentée aux divers congrès de la mutualité, dans les Etats où elle dirige des conseils. C'est ainsi que M. Jean Picher, était délégué au congrès du Illinois Fraternal Congress, à Chicago, le 22 février; MM. Henri Goguen et Jean Picher se rendaient au New York Fraternal Congress, le 15 février; MM. Goguen, Filteau et Picher assistaient au National Fraternal Congress, à Washington, le 25 septembre et plusieurs officiers étaient présents au New England Fraternal Congress, à Boston, le 10 décembre. M. George Filteau représentait le bulletin au congrès annuel de la American Catholic Press Association, tenu à Denver, Colorado, le 15 juin.

Au nombre des oeuvres auxquelles la société donnait encore son généreux appui, il faut ajouter le Cercle des Etudiants F.-A., l'Alliance

des Journaux F.-A., le collège Rivier, avec don de \$1000, le collège de l'Assomption, le Comité de la Survivance française en Amérique.

Le 9 juillet, le Bureau chef accueillait officiellement les pèlerins du Comité de la Survivance à Woonsocket. Une réception, présidée par M. J.-Henri Goguen eut lieu dans les salons de la société et un dîner intime était ensuite servi à l'hôtel Blackstone. Il y eut à cette occasion un intéressant échange de vues et d'intime collaboration avec le Comité de la Survivance.

Les efforts de l'année furent surtout dirigés vers le *Concours du Jubilé d'Or*. Tous les conseils furent alertés et redoublèrent de travail pour porter le nombre des sociétaires à 75,000, car la société a bien la conviction que plus elle sera forte en effectifs, plus elle sera en mesure d'accomplir des oeuvres de vie franco-américaine. En fait tous les efforts de l'année tenaient en perspective l'événement très important, qui soulignera, en mai 1950, par des fêtes très imposantes le cinquanteaire de la société.

Le bulletin *L'Union* continue de résumer chaque mois bon nombre d'événements franco-américains se rapportant surtout au rayonnement de la société. Au nombre de ses appels, il y a avantage à lire "*L'Avenir de notre presse*", "*Préparons la fête patronale*", "*L'Avenir appartient aux jeunes*" et "*L'Importance du 24 juin 1949*". Plusieurs articles sont également d'une très utile information: "*L'Enseignement du français dans les écoles américaines*", "*La Primauté de la langue*", "*La pierre angulaire*", de la plume de Théophile Martin; "*La pensée de Dollard des Ormeaux*", Rosaire Morin; "*Notre langue en Amérique du Nord*", Ernest Martin.

* * *

Société des Artisans (Montréal). Dans son 73^e rapport, cette grande mutuelle établissait au 31 décembre, les effectifs suivants: 101,782 membres dont environ 30,000 en Nouvelle-Angleterre; assurances en cours \$86,427,944; actif inscrit \$19,732,879.71; bénéficiaires payés depuis la fondation, \$38,949,437.00. En citant ces chiffres, Me René Paré, président général pouvait ajouter: "*les résultats que nous montrons présentement sont le résultat de l'effort conjugué de nos sociétaires et du public en général; ils démontrent que le peuple, quand il le veut, est capable de se monter des organismes de finances très prospères, entièrement dévoués à son service. Notre situation financière, nonobstant le développement considérable de l'institution, reste des meilleures. Ce progrès, il importe de le continuer, de l'accentuer au possible ... ce progrès-là, notre société doit y tenir encore plus peut-être qu'à sa prospérité financière.*"

Le bulletin "*L'Artisan*" continuait donc à répandre les saines doctrines de la société. Ce qui explique peut-être le développement crois-

sant de cette mutuelle pour la placer au premier rang des mutuelles françaises en Amérique, c'est son splendide esprit de coopération dans le domaine de la mutualité. Les Artisans grandissent mais sans vouloir écraser les autres. Au contraire, ils aiment à profiter, avec une sagesse discrète, des leçons que leur procure l'administration des sociétés soeurs. Mais parce que la Société des Artisans est la plus forte et la plus riche mutuelle française en Amérique, elle ne prétend pas être la seule à avoir droit de respirer sous le soleil. Elle ne s'arroge pas non plus le droit de tout régler pour tout le monde. Bien au contraire, soit au Canada ou en Nouvelle-Angleterre, où elle doit concurrencer, jamais de la part de ses chefs, la moindre affirmation désobligeante, mais toujours une belle et fraternelle émulation. De fait on voit constamment ses chefs et ses officiers unis dans l'effort d'équipe, pour faire de toutes nos mutuelles, partout où elles opèrent, de véritables bastions d'action économique et française auxquels les nôtres peuvent donner leur appui avec confiance. Il n'y a que cette formule de secourable fraternité qui peut profiter aux uns comme aux autres. Voilà un exemple magnifique tout à l'honneur de la Société des Artisans, et en soi, une inspiration.

En vue des immenses progrès qui la favorisent, la société entend bien développer son domaine d'action sociale. Elle comprend que sur ce terrain, il reste beaucoup à faire, et qu'elle peut rendre des états de service considérables. Il faut encore la féliciter de cette attitude. C'est ainsi qu'elle coopère de très près au Conseil Supérieur de la Coopération, à l'Union des Mutuelles-Vie française d'Amérique, au Comité de la Survivance française en Amérique et au Comité d'Orientation franco-américaine. La société comprend qu'elle doit prendre sa place au milieu de ces organismes qui favorisent si manifestement l'oeuvre commune de rayonnement de notre vie catholique et française.

Dans le domaine de la mutualité donc, le bulletin "*L'Artisan*" est très effectif dans sa propagande. Des études sérieuses exploitent la valeur de la mutualité, qui "*n'a pas d'autres buts que d'être une aide à la famille*". A l'occasion du Centenaire Franco-Américain en mai, le bulletin consacrait le fort intéressant numéro *avril-mai* à ce grand événement, faisant ressortir sa valeur de rayonnement au profit de toutes nos oeuvres.

La grande fête patronale de la société donnait lieu à une autre splendide manifestation religieuse et mutuelle. La messe en l'église du Très Saint-Rédempteur, le 11 septembre, réunissait des centaines d'Artisans avec la cérémonie du pain béni en présence de S. E. Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal.

* * *

Société L'Assomption (Moncton). Bien que se limitant presque exclusivement au secteur acadien en Amérique, cette grande mutuelle ne ralentit pas son développement de chaque côté de la frontière. Le

rapport annuel, au 31 décembre, indiquait 53,138 membres dont 22,654 enfants; assurances en cours \$52,579,439.00 avec un actif de \$6,243,900.26. Voilà une autre année de solides progrès.

En juin, la société lançait sa grande campagne de recrutement afin de *"faire mieux connaître le rôle que notre Société a joué au redressement de notre peuple, qui, après avoir été pendant près de cent cinquante ans, borné et exploité par un vainqueur implacable, a connu une déportation..... Il fallait aux différents groupements acadiens, disséminés dans un vaste territoire, quasi noyés dans l'élément étranger, un lien d'union, une organisation permettant de rendre plus efficace la communion d'idées entre ses membres. Il deviendrait alors plus facile au peuple acadien de revendiquer ses droits, défendre sa religion et sa langue, et conserver ses traditions. Voilà la noble mission que notre société a pris sur elle d'accomplir et qu'elle est consciente d'accomplir."*

La convention régionale du sud de la Nouvelle-Angleterre avait lieu à Cambridge, Mass. les 3-4 septembre, à quelques pas seulement du berceau de la société, à Waltham. Plusieurs conseillers généraux, une cinquantaine de délégués et des centaines de sociétaires assistaient, sous les auspices de la succursale Gabriel Lajeunesse. Une messe pontificale était célébrée en l'église Notre-Dame de Pitié par S. E. l'évêque auxiliaire de Boston. Un grand banquet réunissait les convives et plusieurs invités d'honneur.

Au nombre des allocutions, S. E. Mgr l'auxiliaire apportait un hommage d'encouragement aux assumptionnistes et peut-être indirectement aux paroissiens. S'exprimant en français à l'église et au banquet, le pontife disait entre autres choses :

"C'est pour moi un plaisir et un privilège de vous saluer au nom de l'archidiocèse ici dans cette belle église de Notre-Dame-de-Pitié.

Votre Société de l'Assomption est renommée pour ses belles oeuvres et pour son esprit de fidélité aux traditions les plus dignes du peuple acadien.

Parce que vous êtes catholiques, votre société est dévouée à l'Eglise. Parce que vous êtes Acadiens, vous êtes dévoués à la culture du monde parlant français.

C'est pourquoi c'est bien convenable, qu'ici à Cambridge, la ville de votre réunion, la succursale locale soit dédiée à un héros de la foi catholique et de la tradition française. Gabriel Lajeunesse, le héros de la grande histoire du peuple acadien racontée par notre poète de Cambridge, Longfellow.

Comme catholiques et comme Acadiens, vous comprenez bien ce que veut dire "l'union". Le premier mot de la devise de votre société est le mot "union". C'est votre parole d'ordre. L'union fraternelle, chrétienne, l'union vraiment catholique, est le but, c'est la cause prin-

cipale de la bienfaisance mutuelle pour laquelle votre société a été fondée.

Par votre esprit acadien d'union presque sacrée vous avez conservé votre langage, votre culture chrétienne, les traditions de vos ancêtres, la pureté de votre race. Comme le disait l'héroïne des Franco-Canadiens, aussi vous le pouvez dire: "Nous sommes venus il y a trois cents ans ... nous n'avons rien oublié. Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons: elles sont toujours les mêmes ... Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles nous sommes un témoignage!"

Et mes amis, c'est vrai! Vous êtes un témoignage: un témoignage au pouvoir de l'union chrétienne, fraternelle, catholique.

Mes amis: l'union fraternelle des hommes, l'union chrétienne de tous les peuples, voici le besoin le plus urgent de nos jours. D'une telle union votre société devrait être un exemple; de cette même unité il vous faut être les prophètes et les architectes.

L'Eglise a indiqué à toutes nos sociétés catholiques "comme tâche primordiale et essentielle" de réaliser "l'union sans laquelle nous ne pouvons rien," l'union étroite entre membres de chaque société, union étroite de la société à la hiérarchie.

Aussi bien, cette union des fidèles est-elle "le but le plus prochain" assigné par le Pape à toute forme de l'Action Catholique elle-même, qui devra être une action concordante de tous les catholiques, sans exclusion d'âge, de sexe, de conditions sociales, de tendances nationales ou politiques."

C'est pourquoi, mes amis, il nous faut avant tout développer ce qu'on pourrait appeler la mystique de l'unité chrétienne. Il faut par tous les moyens en notre pouvoir, aussi bien ceux qui sont d'un caractère naturel que les moyens purement religieux et surnaturels, aider les chrétiens à reprendre conscience de leur unité. Il faut que la communauté qu'ils forment en tant que chrétiens leur devienne même plus présente et plus nécessaire, surtout plus aimée qu'aucune autre société nationale, politique, de culture ou d'intérêt purement humain et temporel."

Au mois d'août, la société publiait la liste de ses 205 protégés et boursiers pour l'exercice scolaire 1949-1950. C'est sans doute la plus importante oeuvre que la société poursuit, en dehors de ses activités immédiates de la mutualité. Plus de 700 jeunes gens qu'elle a ainsi encouragés dans la poursuite des études supérieures.

* * *

Institut Canado-Américain (Manchester). Depuis quelques années, l'Institut Canado-Américain a pris une importance considérable au milieu de nos oeuvres, à cause des valeurs culturelles et intellectuelles

dont il a enrichi nos archives. L'origine de cette entreprise remonte à l'année 1917, lorsque Henri d'Arles, ayant découvert chez M. Adélaïde Lambert, un bibliophile amateur de Manchester, un dépôt de volumes "*canadiana*", conseilla fortement à l'ACA de s'en porter acquéreur, ce qui fut fait, sur les instances de M. Adolphe Robert, alors secrétaire général. On donna le nom de "*Collection Lambert*" à ce premier fonds de bibliothèque. M. Lambert continua à l'enrichir jusqu'à sa mort, en autant que ses recherches et ses moyens le lui permirent. Il la dota surtout d'une importante section de "*folklore*" avec ses propres écrits et autres documents de plusieurs milliers de pièces.

Sous la garde du secrétariat général, la *Collection Lambert* augmenta encore son effectif de plusieurs autres milliers de pièces, dons et achats de livres anciens et récents. La bibliothèque prenait graduellement une importance considérable. Plusieurs chercheurs venaient la consulter. Les directeurs de l'Association Canado-Américaine, comprenant qu'ils pouvaient aussi rendre un service considérable à notre rayonnement culturel, décidaient de donner à cette bibliothèque un développement scientifique et technique qui l'en ferait la "*bibliothèque nationale*" des Franco-Américains. L'ambition était légitime, car l'on déplorait bien partout l'absence d'un pareil centre d'information, pour faire connaître la valeur et la richesse de nos trésors historiques et intellectuels.

En conséquence, en 1944, l'ACA créait une Commission des Archives, chargée de la conservation et de l'accroissement de sa bibliothèque dans le sens préconisé. Sous la présidence de l'abbé Adrien Verrette, appuyé par MM. Adolphe Robert, Emile Lemelin, Ernest d'Amours, Gabriel Crevier et Arthur Milot, tous gens de plume, la commission, en moins de cinq ans, a presque terminé son travail.

Pour donner plus d'ampleur à l'oeuvre, la commission établissait, comme filiale et propriété de l'ACA, *L'Institut Canado-Américain*, qui comprend toutes les pièces se rapportant à la vie franco-américaine et réunies dans la bibliothèque, le fichier et le musée.

Des salles spacieuses furent affectées à l'Institut dans l'immeuble de l'ACA. Le classement des volumes fut établi d'après les données de la bibliothécométrie; les pièces de sculpture, peintures et autres objets vinrent graduellement orner les salles, de sorte qu'aujourd'hui *L'Institut* possède déjà un étalage assez important. La *Collection Lambert* fut versée dans la bibliothèque générale. Plusieurs autres collections ont enrichi ce premier dépôt qui conserve son identité propre, dans chaque pièce. Des rayons, et plus de 90 tiroirs de filières, remplis de volumes, imprimés et documents portent actuellement l'effectif à plus de 30,000 pièces et la commission ne prétend pas s'arrêter là.

L'Institut possède de riches archives de plusieurs sociétés disparues, des collections de journaux, des incunables, les manuscrits d'Henri d'Ar-

les, des sections très précieuses du folklore et de nombreuses généalogies, en plus de compter la plus riche collection de revues françaises au pays. La section des "*franco-américana*" est presque complète.

Ce qui ajoute encore à la valeur technique et scientifique de *l'Institut* c'est l'existence du "*fichier franco-américain*" déjà très avancé et qui comprendra jusqu'à 200,000 fiches, se rapportant à tous les événements de la vie franco-américaine aux Etats-Unis. A lui seul le fichier est d'une richesse unique et rendra d'inappréciables services aux chercheurs et à tous les historiens qui voudront consulter les sources de notre histoire.

Un inventaire des archives de *l'Institut* sera publié dans un avenir assez prochain. Il faut savoir gré à l'ACA d'avoir compris l'importance indispensable d'un tel centre d'information, pour faire connaître la valeur de notre armature intellectuelle. L'existence de *l'Institut Canado-Américain* est certainement l'une des créations récentes, les plus utiles, au sein de la franco-américanie. Il faut nous en réjouir car notre prestige culturel, auprès de nos concitoyens, ne peut qu'en bénéficier. Toute personne qui désire consulter la bibliothèque n'a qu'à s'adresser au secrétariat général de l'ACA, 52 rue Concord, Manchester, New-Hampshire.

* * *

L'Institut Jacques-Cartier. Fondé en 1872, cette société mutuelle sociale compte près d'un millier de membres. Avec son fonds de réserve de \$198,000.00, elle portait au cours de l'année un montant d'assurances de \$454,000.00. Se limitant surtout à la région de Lewiston, *l'Institut* exerce cependant son influence sur tout le groupe franco-américain du Maine. Son exécutif se compose de Joseph Leclair, président, Roger Jean, secrétaire, Joseph Castonguay, trésorier.

L'Institut Jacques-Cartier organisait un concours de français dans les écoles de la ville avec le concours du journal *Le Messager* et le poste WCOU.

* * *

La Société Jacques-Cartier. Fondée en 1889, cette société célébrait son soixantenaire cette année. Son actif dépasse \$300,000.00 avec ses 1400 membres environ. L'exécutif comprend Alfred J. Ratier, président, Charles Fortin, trésorier et Lauré B. Lussier, secrétaire.

* * *

Fédération Catholique F.-A. de Fall River. Fondée en 1920, cette fédération groupe les sociétés de la ville. On lui attribue de nombreuses initiatives. En plus de la fête patronale, elle s'occupe encore des différentes réceptions et autres manifestations qui demandent la participation collective. Elle participa intimement aux fêtes du Centenaire et elle accueillait en juillet les pèlerins de la Survivance. L'exécutif comprend Hervé St-Pierre, président, Raoul Lussier, secrétaire et Marcel St-Denis, trésorier.

Fédération des Sociétés F.-A. du comté de Worcester. Ayant eu à préparer les grandes fêtes du centenaire, cette fédération jugea utile de rédiger un court historique de son travail dans les termes suivants :

“La Fédération des Sociétés Franco-Américaines du comté de Worcester, qui a formé le Comité du Centenaire et a organisé les fêtes du Centenaire Franco-Américain de demain et dimanche à Worcester, sous le patronage du Comité d’Orientation Franco-Américaine, a été fondée il y a seize ans passés pour promouvoir les intérêts catholiques, sociaux et économiques des Franco-Américains de Worcester et des centres environnants.

A l’été de 1932, quelques citoyens, toujours intéressés aux choses franco-américaines chez les trente mille Franco-Américains de la ville, conçurent le projet de réunir les 24 sociétés soeurs afin de pouvoir accomplir un travail plus efficace pour les nôtres.

A la tête de ce groupe comprenant Adélar-J. Angers, Napoléon Birrière, Wilfrid Beaulieu, J.-Arthur Bélisle, Rosario Bissonnette, Mme Joseph Brûlé, Edouard Champagne, Mme Annette Dion, Mme Ferdinand Dion, Ferdinand-D. Dion, Albert Fortin, Charles Gosselin, le Dr Alfred-P. Lachance, Joseph-P.-E. Lajoie, Mlle Marie-L. Lajoie, Joseph Langlois, Philippe Leclerc, Edmond Léger, Raoul Letiecq, Joseph Marc-Aurèle, Mme Eugène Paquin, Mlle Lumina-M. Roy, Mme Arthur Vaudreuil et Adélar Vienneau, se trouvait M. Edouard Champagne, homme dévoué, énergique et déterminé. Sous sa direction, les préliminaires de la fondation de la Fédération marchaient bon train; les assemblées régulières des promoteurs tenues dans les bureaux hospitaliers du Dr Alfred-P. Lachance, donnaient de bonnes espérances. Après de nombreuses délibérations, on convoqua en grande assemblée toutes les sociétés Franco-Américaines de la ville en mars 1933 à la salle “La Salle”, rue Franklin.

A ce ralliement, M. Wilfrid Beaulieu, journaliste, fut nommé président pro-tem et les 24 sociétés de la ville étaient représentées. Les orateurs furent écoutés avec grande attention et l’idée de fédérer nos sociétés fut acceptée avec enthousiasme. Le projet des promoteurs se réalisa. On procéda à l’élection des officiers pour le terme de 1933 à 1934.

A cette première réunion on accepta le rapport du comité spécial, présidé par M. Beaulieu, chargé de rédiger la Constitution et les statuts et règlements. C’est aussi en 1932 que l’on fit revivre avec éclat la célébration de notre fête patronale, la Saint-Jean-Baptiste. Et c’est ce comité de la Saint-Jean-Baptiste qui organisa la Fédération.

A la convention de mars 1934, les sociétés étaient représentées officiellement par leur président, leur secrétaire et leurs deux délégués respectifs au grand total de 200. A cette convention, la constitution subit quelques amendements.

LA VIE FRANCO-AMERICAINE

Le promoteur, M. Champagne, est décédé en 1936. Les présidents ont été le Dr Joseph-E. Lemire, de 1933 à 1936, décédé en 1943; Valmore-X. Gaucher, de 1937 à 1939, Herménégilde-P. Ravenelle en 1940, décédé en 1944; Aldor-P. Lajoie en 1941. Alyre Cormier en 1942, Joseph-P.-E. Lajoie en 1943 et 1944, et Ulric Gauthier depuis 1945.

Voici brièvement quelques faits accomplis par la Fédération depuis sa fondation. Elle s'est occupée de naturalisation, de rapatriement, de faire accepter les nôtres dans des positions de la municipalité, du comté, de l'Etat ainsi que du gouvernement fédéral.

Durant le temps du chômage, plusieurs personnes ont été placées dans différentes occupations par l'entremise de la Fédération.

La Fédération a réfuté énergiquement, logiquement et sensément les attaques lancées contre les Canadiens par le professeur Pitkin de l'université Columbia.

Quand la question de réduire les heures d'enseignement du français dans les écoles paroissiales du diocèse de Springfield a été soulevée, un comité spécial s'est rendu pour défendre nos droits. Un factum fut envoyé à l'abbé Rooney, à Monseigneur l'Evêque de Springfield, ainsi qu'au délégué apostolique à Washington, et nous en voyons les résultats aujourd'hui. Fait important à retenir.

La diffusion de la littérature française par la bibliothèque municipale a été stimulée par les efforts de M. Joseph Levasseur. Un catalogue a été imprimé et montre qu'il y a trois mille livres français sur les rayons de la bibliothèque.

Une bourse scolaire a été établie en 1936 et chaque année la Fédération donne à nos maisons d'éducation de la ville et du comté, des prix pour les élèves méritants.

Dans ces dernières années, la Fédération a eu l'honneur de recevoir à Worcester, S. Exc. Mgr N. Robichaud, évêque de Moncton, N. B. Le shérif du comté, M. H.-Oscar Rocheleau, nous assista gracieusement et la clef de la ville fut donnée à Son Excellence par M. Ernest-J. Roy, représentant le maire W.-A. Bennett en 1943.

La vente des Bons de Guerre pour l'achat de frêteurs Liberty, devant être baptisés de noms franco-américains de la Nouvelle-Angleterre, a réussi au delà de toute espérance. Notre participation dans ce mouvement patriotique a fait éclat dans tout le pays, car les Franco-Américains ont plus que doublé leur objectif.

La messe en plein air, au cimetière, le 30 mai, allait être mise de côté: la Fédération a réussi à maintenir cette belle coutume.

La Fédération a évolué et ses rameaux s'étendent par tout le comté; elle compte 50 sociétés. Elle célèbre la Saint-Jean-Baptiste avec pompe, la fête des Rois avec ses anciennes coutumes, et la réjouissante

soirée des Jours Gras. Toutes ces fêtes contribuent à réunir les nôtres dans des agapes fraternelles. Par la voix des journaux et de la radio, elle aide à conserver notre survivance catholique et française aux Etats-Unis.

Le 6 mars 1945, souscription au collège l'Assomption au montant de mille dollars.

Le 7 novembre 1945, réception en l'honneur du Consul et Mme Chambon à l'hôtel Sheraton sous les auspices du Club Harmony et de la Fédération. M. Archibald-R. LeMieux fut président de cette soirée qui réunit environ 500 personnes.

Le 20 juin 1946, réception en l'honneur de l'ambassadeur Henri Bonnet à l'hôtel Sheraton. Le sujet de son discours fut: "Les bonnes relations qui devraient exister entre la France et les Etats-Unis."

Le 9 mars 1947, la partie de cartes organisée au profit de l'Orphelinat Sainte-Anne rapporta un profit de \$848.

Le 6 avril 1947, l'élevation du R. P. Dufault au provincialat des Assomptionnistes fut célébrée d'une manière grandiose à l'Auditorium Mémorial de Worcester avec une assistance de quelque mille personnes.

Durant l'année 1947, la Fédération eut le privilège de compter à ses diverses réunions quelques membres du clergé qui ont accepté son invitation, entre autres, S. Exc. Mgr O'Leary, le cardinal Gerlier, Mgr Ferdinand Vandry, les RR. PP. Dufault, Moquin, Desautels, Guénette, Pelletier, Chevrette, Lapointe, Bélanger, Messier, Boutin, St-Laurent, et le P. Morneau, franciscain, ainsi que MM. Henri Goguen, Prince, Lapierre, LeMieux et Ratté. Ces deux derniers sont en plus bienfaiteurs.

Au mois de décembre 1947, concours de compositions. Sujet: "Pourquoi une Fédération Franco-Américaine." Leominster.

La Fédération conjointement avec le collège de l'Assomption présente à l'Auditorium l'éminent journaliste français, le R. P. Merklen, assomptionniste, qui fut acclamé par un auditoire sympathique."

Ligue des Présidents (New-Bedford). Cette association, groupant les officiers de toutes les sociétés de la ville, tenait sa manifestation annuelle du 30 mai, sous la direction de Théodore T. Picard. Après la messe en l'église Saint-Antoine, le cortège se dirigeait au cimetière Sacré-Coeur pour honorer les disparus.

Ligue des Sociétés de langue française (Lewiston-Auburn). En plus de participer généreusement au Centenaire Franco-Américain, cette très active association préparait également la fête patronale. Le 5 juin, elle dirigeait également un concours d'épellation auprès des écoliers. Le 20 novembre, le sénateur Jean-Charles Boucher était l'invité d'honneur au banquet d'installation, sous la présidence de M. Charles Morneau.